



**Les soubassements éthiques et politiques des sociétés
humaines à travers le temps et l'espace**

Margaux Vulliod

Mai 2011

SOMMAIRE

Présentation	p.12
I. Les soubassements éthiques et politiques de grandes civilisations	p.13
<u>Fiche n°1</u> : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme	p.14
<u>Fiche n°2</u> : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire	p.16
<u>Fiche n°3</u> : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle	p.18
II. Construction des soubassements éthiques et politiques des religions	p.20
<u>Fiche n°4</u> : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne	p.21
<u>Fiche n°5</u> : Le bouddhisme, entre philosophie et religion	p.25
<u>Fiche n°6</u> : L'Islam, ou la centralité du juriste	p.29
III. Exemples des soubassements éthiques et politiques des grandes idéologies	p.33
<u>Fiche n°7</u> : Le Confucius, l'éducateur de <i>l'homme de bien</i>	p.34
<u>Fiche n°8</u> : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme	p.38
<u>Fiche n°9</u> : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement : Marx et l'autodestruction du capitalisme	p.41
<u>Fiche n°10</u> : Max Weber et l'éthique protestante	p.44
IV. Modèles d'organisation sociale, de la micro-société à l'organisation transnationale	p.47
<u>Fiche n°11</u> : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle	p.48
<u>Fiche n°12</u> : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges	p.52

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire p.55

V. Organisation des sociétés Mapuche et Guayaki p.58

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre p.59

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « *société sans État* » p.62

Conclusion : p.66

Entre éthique et politique : la construction de la société et du pouvoir

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

Présentation p.12

I. Les soubassements éthiques et politiques de grandes civilisations

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme p.14

L'Europe devient le centre du monde au XIX^e siècle, après ses révolutions industrielles, ses découvertes et ses campagnes de colonisation, cet occident hégémonique impose la primauté des moyens et amorce l'empire des techniques. Ainsi l'Europe impose le primat de son éthique et de ses valeurs au nom de sa rationalité, insérant l'homme dans une évolution complexifiante.

Fiche n°2 : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire p.16

Les Aztèques, ou Mexicas¹, étaient un peuple amérindien sédentarisé dans la vallée de Mexico, sur l'île du lac Texcoco au début du XIV^e siècle. Au XV^e siècle cette civilisation avait atteint un niveau de développement parmi les plus avancé en Amérique et leur empire était le plus vaste du continent. Vivant en accord avec le cycle solaire, qui régentait autant la vie pratique que spirituelle, cette civilisation se structure autour du concept de dualité nécessaire à l'équilibre de l'organisation du monde.

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle p.18

L'empire Perse fut à son apogée sous la civilisation Achéménide qui réussit à réunir sous son pouvoir un ensemble de royaumes concurrents allant de la mer d'Égée à l'Indus. Cet empire vit apparaître le monothéisme et bénéficia d'une organisation administrative complexe ainsi que d'un droit prônant des valeurs nouvelles d'égalité et de justice².

II. Construction des soubassements éthiques et politiques des religions

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne p.21

L'animisme³ est la croyance en une âme, une force vitale, animant les êtres vivants mais aussi les éléments naturels, et s'incarnant en génies protecteurs, manifestations de défunts ou de divinités animales. Ainsi défini, l'animisme peut caractériser des sociétés extrêmement

¹ Du nom de leur capitale Mexico-Tetochtitlan.

² Par exemple Hérodote rapporte que l'enfant perse, dès 5 ans, devait apprendre 3 choses primordiales: monter à cheval, tirer à l'arc et dire la vérité. Cette valeur était respectée des Rois comme du peuple.

³ Du latin *animus*, originairement *esprit*, puis *âme*.

diverses, situées sur tous les continents.

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

p.25

Le Bouddha représente la possibilité d'atteindre l'éveil en abolissant l'ignorance, cause de toutes les souffrances. En cela il représente le point culminant de la transformation intérieure. Car le bouddha n'est "ni un saint, ni un prophète, ni un Dieu, c'est un éveillé"⁴. Ainsi, le bouddhisme est un chemin vers l'Eveil, et la souplesse de cette philosophie lui permettra de s'adapter à toutes les cultures et de s'universaliser.

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

p.29

En un siècle, galvanisées par la prédication du Prophète Muhammad, les armées musulmanes s'emparent d'un immense territoire, de l'Espagne à la Perse, y imprégnant une nouvelle religion, l'Islam, sur laquelle va s'appuyer le droit islamique.

**III. Exemples des soubassements étiques et politiques
des grandes idéologies**

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de l'homme de bien

p.34

Premier maître itinérant de la tradition chinoise, dont l'enseignement oral renouvela le sens des anciens textes, Confucius préconise le retour à la morale en appelant aux droits des faibles et aux devoirs des puissants. Sa doctrine philosophique et politique véhicule le respect des traditions, l'exigence de tolérance et l'humanisme dans la Chine du VI^{ème} siècle av. J-C.

**Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun,
la lutte contre le relativisme**

p.38

Léo Strauss étudie la dialectique destructrice de la modernité, qui a fait de la raison le moteur de l'activité humaine. Ce rationalisme détaché de la réflexion sur les valeurs, et dérivant vers une philosophie de la toute puissance du sujet, fait de la raison la source du droit⁵. Ainsi, la crise de l'Occident est une crise du statut de la raison, qui mènera au retour de la tyrannie. Dénonçant les dérives de la modernité et des Lumières en ce qu'elles peuvent promouvoir le relativisme et le nihilisme, Strauss rappelle les fondamentaux de la philosophie politique des classiques et du droit naturel : l'Homme a des droits de par sa nature qui échappent au droit conventionnel qu'il peut édicter.

**Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :
Marx et l'autodestruction du capitalisme**

p.41

Le raisonnement marxiste, apparu au XIX^{ème} siècle, traduit une évolution de la réflexion vers un enracinement dans la réalité sociale. Ainsi, pour Marx et Engels « l'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des

⁴ J.Houston-Smith, *the world's religions*, San Francisco, Harper San Francisco.1992

⁵ En effet, depuis Machiavel, toute la philosophie politique conduirait vers l'historicisme et le positivisme juridique, rendant ainsi impossible toute réflexion sur le droit naturel.

rappports sociaux »⁶. Selon Marx, tous les phénomènes sociaux sont déterminés par le mode de production. De cette façon, ce ne sont pas les idées qui gouvernent le monde, mais ce qu'il appelle les superstructures, conditionnées par le rapport des forces sociales. Le communisme, état de société sans classes et sans État, reposant sur la collectivisation des moyens de production, propose une alternative à ce système. L'idéologie communiste a cependant connu des divisions dans l'aspect opérationnel de sa mise en œuvre, donnant naissance à l'anarchisme et au marxisme⁷, lors de sa première scission au sein de l'Association internationale des travailleurs.

Fiche n°10: Max Weber et l'éthique protestante

p.44

Après une série de travaux consacrés à l'Antiquité et au Moyen Âge, ainsi qu'à l'état économique et social de l'Allemagne wilhelminienne, Max Weber entame, à partir de 1904, des recherches sur la sociologie des religions qu'il poursuivra jusqu'en 1920. Sous l'impulsion de l'ouvrage *Der moderne Kapitalismus* (1902) de Werner Sombart et du débat qui s'installe, autour des contributions de E. Gothein, W. Wittich et G. Jellinek, sur les rapports existant entre le capitalisme et le protestantisme, il publie un article dans les tomes XX et XXI de la revue *Archiv für Sozialwissenschaft und SozialPolitik*⁸ (1904-1905)⁹. Cette œuvre, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*¹⁰, sera une œuvre fondatrice de la sociologie allemande du XXème siècle.

IV. Modèles d'organisation sociale, de la micro-société à l'organisation transnationale

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

p.48

Née en Europe, la franc-maçonnerie, cette organisation secrète s'est répandue sur tous les continents. Ce système clos ritualisé repose sur des mythes édifiants, créant un ensemble symbolique et ouvrant sur une dimension ésotérique. Cette confrérie en tant que réseau social fut de tout temps fortement critiquée et suspectée par la sphère religieuse comme par le monde politique.

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

p.52

L'approche collective et communautaire de développement proposée par la Thérapie Communautaire agit directement sur deux des déterminants sociaux de la santé définis par l'OMS¹¹ : le stress et le soutien social. Elle renforce les réseaux de solidarité, les liens d'agrégation, et le sentiment de protection de protection. Cette action communautaire a

⁶ Marx Karl, Engel Friedrich, *Thèses sur Feuerbach*, VI, 1845.

⁷ Au lendemain de la répression de la Commune de Paris en 1871, c'est la scission entre marxistes et anarchistes concernant l'abolition de la propriété individuelle : les marxistes estiment nécessaire une période de transition avec collectivisation des propriétés, alors que les anarchistes prônent une abolition directe de la propriété.

⁸ Revue que codirigeait Max Weber avec Werner Sombart et Edgar Jaffé.

⁹ Il rédige un premier article avant et après son voyage aux États-Unis (été 1904), puis, l'année suivante, un second traitant plus spécifiquement de la question des sectes protestantes.

¹⁰ Max Weber en donnera une seconde édition révisée, marquée par un nombre important d'ajouts en 1920, en la publiant en tête de son *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*.

¹¹ Organisation Mondiale de la Santé.

suscité beaucoup d'intérêt dans le milieu sanitaire et social, car elle démontre l'importance des réseaux de soutien social dans la promotion de la santé¹², et sa formation fait désormais partie intégrante de la politique publique du Ministère de la Santé brésilien.

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

p.55

Le terme « mafia » apparaît en Italie vers 1865 pour caractériser des puissantes familles siciliennes engagées dans des activités criminelles et violentes qui leur procure un contrôle considérable sur les activités économiques locales. Mafia et criminalité¹³, sont trop souvent associées, considérant donc les mafieux comme des déviants, c'est-à-dire qu'ils sont en marge de la société dont ils transgressent les normes et les valeurs. Or ils y sont totalement intégrés au sein de l'appareil sociétal, car l'activité de base du mafieux est l'intermédiation. Elle implique un positionnement visible du mafieux dans une société sous son contrôle.

V. Organisation des sociétés Mapuche et Guayaki

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

p.59

Les Mapuches font partie des populations les plus étudiées du continent sud-américain, ils ont fait l'objet d'un grand nombre de travaux depuis plus d'un siècle. La résurgence, ces quinze dernières années de leurs revendications sur les scènes publiques nationales et internationales a provoqué un regain d'intérêt pour l'histoire et la culture de ce peuple qui entretient un rapport privilégié avec son environnement.

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

p.62

Les guayakis sont dépourvus d'organisation politique construite sur le mode occidental. Ici, la relation entre le détenteur du pouvoir et le groupe lui ayant accordé ne relève ni du droit, ni du privilège, mais davantage du devoir vis-à-vis du groupe. Pierre Clastres va étudier cette société mettant en exergue son organisation particulière du pouvoir, reposant sur des valeurs oubliées en occident. Se servant de son étude, il développera sa théorie et critiquera l'ethnocentrisme des ethnologues et penseurs du politique, qui affirment au travers d'un jugement de fait (les sociétés primitives sont des sociétés sans État), un jugement de valeur empreint d'évolutionnisme¹⁴.

Conclusion : Entre éthique et politique : la construction de la société et du pouvoir p.66

¹² Chartre d'Ottawa, 1986.

¹³ Le concept de criminalité organisée est assez difficile à cerner observe Jean Ziegler dans son ouvrage, *Les Seigneurs du Crime, les Nouvelles Mafias contre la Démocratie*, le Seuil, 2007, p. 48.

¹⁴ « Ce qui en fait énoncé, c'est que les sociétés primitives sont privées de quelque chose - l'État - qui leur est, comme à toute autre société - la nôtre par exemple - nécessaire. Ces sociétés sont donc incomplètes. Elles ne sont pas tout à fait de vraies sociétés - elles ne sont pas policées -, elles subsistent dans l'expérience peut-être douloureuse d'un manque - manque de l'État - qu'elles tenteraient, toujours en vain de combler » in Pierre Clastres, *La société contre l'Etat*, Éd. De Minuit, p. 161.

MOTS CLÉS

Administration

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de *l'homme de bien*

Altérité

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Altruisme

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de *l'homme de bien*

Capitalisme

Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :
Marx et l'autodestruction du capitalisme

Fiche n°10 : Max Weber et l'éthique protestante

Centre et périphéries

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Culture et tradition

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de *l'homme de bien*

Fiche n°10 : Max Weber et l'éthique protestante

Découverte et conquêtes

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°2 : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Droit et justice

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Ethnocentrisme

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Identité

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Marges

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Mémoire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Modernité

Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :

Marx et l'autodestruction du capitalisme

Fiche n°10: Max Weber et l'éthique protestante

Mythe

Fiche n°2 : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Parole

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Philosophie et sagesse

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de l'homme de bien

Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :

Marx et l'autodestruction du capitalisme

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Rationalité

Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Fiche n°10: Max Weber et l'éthique protestante

Religion

Fiche n°2 : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°10 : Max Weber et l'éthique protestante

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Réseau social

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°12 : La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Ritualisme et cérémonies

Fiche n°2 : La civilisation aztèque, la dualité complémentaire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de l'homme de bien

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Secret

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Solidarité

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de l'homme de bien

Structures sociétales

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :
Marx et l'autodestruction du capitalisme

Fiche n°11 : La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Terre

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Territoire

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Fiche n°15 : Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Universalité

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Fiche n°9 : Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement :
Marx et l'autodestruction du capitalisme

Valeurs et code moral

Fiche n°1 : Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

Fiche n°3 : La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

Fiche n°4 : Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

Fiche n°5 : Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Fiche n°6 : L'Islam, ou la centralité du juriste

Fiche n°7 : Le Confucius, l'éducateur de l'homme de bien

Fiche n°8 : Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Fiche n°13 : La mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Fiche n°14 : Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

PRÉSENTATION DU DOSSIER

Afin d'élaborer une gouvernance mondiale représentative des diversités et de la communauté mondiale, nous devons développer une vision « *déseuropéanisée du monde* »¹⁵. Ceci implique l'exigence de surmonter, pour s'en libérer, tout un système conceptuel élaboré par les sciences sociales en référence à la seule expérience européenne. Cette réflexion peut permettre de mettre à jour une vision pluriculturelle des soubassements politiques et éthiques, susceptibles d'amorcer des pistes de réflexion, afin de cheminer vers la nouvelle architecture d'une gouvernance mondiale adaptée¹⁶.

Dans cette perspective, ce dossier tente de mettre en lumière l'aspect pluriel d'une pensée réellement universelle. Ainsi, c'est une histoire décentrée que nous avons voulu raconter ici. Sans minimiser pour autant les conséquences de l'ébranlement européen du XV^{ème}-XVI^{ème} siècle, nous tentons de juxtaposer à la vision rationaliste européenne d'une géopolitique incarnant la confrontation des grands schémas de pensée¹⁷, les visions véhiculées par les religions et les philosophies d'Extrême et Proche-Orient, d'Amérique ou d'Afrique. Car les sociétés ne s'organisent pas autour des mêmes valeurs, et ne se structurent pas selon les mêmes normes.

En effet, cette diversité se traduit par des philosophies et des valeurs multiples donnant naissance à différents modèles d'organisation sociale. Et si Claude Lévi-Strauss rappelait que « *Les grands groupes ethniques qui composent l'humanité ont apporté des contributions spécifiques au patrimoine commun* », ce constat reste peu reconnu en pratique. Pourtant il y a « *simultanément à l'œuvre, dans les sociétés humaines, des forces travaillant au maintien et même à l'accentuation des particularismes ; les autres agissant dans le sens de la convergence et de l'affinité* »¹⁸. Ce dossier a donc pour objectif d'établir un inventaire non exhaustif de ces modèles dans le but d'avancer vers une conception de gouvernance plus en accord avec la notion de citoyen du monde déjà avancé par les Stoïciens en leur temps.

Des utopistes européens se sont consacrés à l'élaboration d'un modèle de société ordonné, où le bonheur est garanti à tous par une organisation rationnelle de la société. Comme beaucoup d'idée rêvée, les élans de la pensée dans son incarnation utopique du remodelage des sociétés humaines se sont souvent pervertis dans son application, traduisant l'illusion d'omnipotence d'une société maîtrisant consciemment son histoire. C'est pourquoi en parallèle, nous développerons d'autres types de gestion du pouvoir et d'organisation sociale reposant sur le secret, l'honneur, le partage, la terre, le groupe.

Chaque thème présentant de multiples subdivisions, ainsi que de nombreuses adaptations dans le temps et dans l'espace, le parti fut pris de n'explorer que certains concepts ou points de vue, paraissant pertinent et servant la problématique définie. Nous ne sommes donc pas dans la recherche d'exhaustivité, mais plutôt dans une dynamique de création d'un panorama général, traitant des différentes échelles de l'organisation humaine allant de la tribu à la civilisation, en

¹⁵ Wolf Lepenies.

¹⁶ Arnaud Blin, Gustavo Marin, "one the road to Rio" (PDF), p. 11.

http://www.world-governance.org/IMG/pdf_ON_THE_ROAD_TO_RIO_FR

¹⁷ Qui se traduit par le fameux choc des civilisations de Samuel Huntington, dernière adaptation en date de la philosophie hégélienne qui envisageait la lutte comme principal moteur de l'histoire.

¹⁸ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, (1^{re} éd. UNESCO 1952, rééd. 1987), Paris, éd. Denoël, Folio-essais, 2009, p 15.

passant par les religions, et les philosophies qui ont façonné notre monde.

Les soubassements éthiques et politiques de grandes civilisations

Européocentrisme, le triomphe de la rationalité et du déterminisme

L'Europe devient le centre du monde au XIX^e siècle, après ses révolutions industrielles, ses découvertes et ses campagnes de colonisation, cet occident hégémonique impose la primauté des moyens et amorce l'empire des techniques. Ainsi l'Europe impose le primat de son éthique et de ses valeurs, insérant l'homme dans une évolution complexifiante et rationalisée.

Dans ce contexte s'impose un rapport à l'autre, de façon à rendre compte à la fois de la différence qu'il suppose et de la similitude qu'il affirme. La découverte de l'altérité pour l'Europe est celle d'une barrière. Elle brouille les contours organisés de la société, tout en élargissant les horizons et remettant en question la définition de sa propre culture¹⁹. En effet, la notion d'humanité englobante, « *sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée* »²⁰.

A l'heure de la remise en cause de la domination occidentale, de l'émergence du tiers-monde et de la civilisation de masse, l'ethnologue et penseur du rapport entre les peuples, Claude Lévi-Strauss, remet en cause l'hégémonie européenne de la « *pensée juste* ». Développant une méthode²¹ où l'ethnologue se met à distance et relativise son regard en même temps que la vision portée sur le monde par la civilisation occidentale. Ainsi, Lévi-Strauss incite notre espèce à se libérer de « *l'orgueil intellectuel* » ethnocentriste. Cette démarche aboutit à considérer que le monde occidental, qu'elles que soient les qualités de ses réalisations, n'est qu'une manière d'appréhender le monde parmi d'autres²². Sur le plan de la logique abstraite, « *il est possible (...) que chaque culture soit incapable de porter un jugement vrai sur une autre puisqu'une culture ne peut s'évader d'elle-même, (...) et que son appréciation reste prisonnière d'un relativisme sans appel* »²³. Ainsi, la dénomination et la classification de cet autre à qui l'on refuse l'égalité témoignent tant de la peur que du mépris qu'il inspire, et si peu à peu il acquiert le nom d'homme c'est pour l'opposer à l'homme européen qualifié de civilisé. L'identité se construit donc dans la différence, souvent justifiée par des sciences dites dures, pourtant empreinte d'une subjectivité inhérente à l'évolutionnisme. Comme le synthétise Lévi-Strauss, « *le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie* »²⁴, car la qualification se réfère toujours à un système de valeurs et de normes propre à une organisation sociale précise. C'est donc la perception européenne qui prime, et fait office de valeur « *universelle* ».

Il aurait suffi pourtant qu'un de nos nouveaux centres (comme l'Inde ou le Brésil) découvre le monde pour la géographie mondiale en soit bouleversée ainsi que nos représentations de ce monde²⁵. Cependant l'Histoire veut que ce rôle soit joué par l'Europe et notamment par l'Espagne, en la personne de Christophe Colomb qui découvre l'Amérique en 1492. Si l'Afrique et l'Asie ne sont pas absente de ces entreprises conquérantes, les conséquences de la

¹⁹ Monde diplomatique, Atlas de l'histoire critique du XX^e siècle, Hors série 2010, p. 89.

²⁰ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, (1^{re} éd. UNESCO 1952, rééd. 1987), Paris, éd. Denoël, Folio-essais, 2009, p. 20/21.

²¹ Vision structuraliste impliquant la description selon un ensemble de faits qui font système, organisé autour d'une trame logique.

²² Yves Saint-Geours, Commentaires p. 19, in *l'Histoire*, n° 355, Juillet 2010.

²³ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, (1^{re} éd. UNESCO 1952, rééd. 1987), Paris, éd. Denoël, Folio-essais, 2009, p. 51.

²⁴ *Ibid*, p. 22.

²⁵ Christian Grataloup, *Dessine-moi la figure de la terre*, p. 15, in *l'Histoire*, n° 355, Juillet 2010.

découverte de l'Amérique sont les premières manifestations d'une prédominance européenne. En effet, un demi siècle d'histoire constate de l'étendu du modèle européen, par certains éléments clés tel que l'industrialisation par exemple. Ainsi, « *dans la mesure où les autres cultures tendent à préserver des éléments de leur héritage traditionnel, cette tentative se réduit généralement aux superstructures, c'est-à-dire aux aspects les plus fragiles* »²⁶, et ceci résulte davantage d'une absence de choix que d'une réelle prise de décision.

Cependant, nous avons appris à nous méfier de l'eurocentrisme au cours de l'histoire, notamment suite au mouvement mondial des décolonisations, aux travaux d'ethnologues et d'historiens de l'Amérique dite précolombienne, qui ont mis en lumière les événements non plus du seul point de vue des conquérants partis de Séville mais selon la « *vision des vaincus* »²⁷.

Les conséquences de cette vision eurocentrée, veulent que l'on copie les structures organisationnelles, ainsi que de la philosophie des sociétés européennes. En découle la création d'institutions censées assurer l'ordre mondial, telles que les institutions et systèmes de régulation internationaux ou de sécurité collective comme les agences de l'ONU. Il est ainsi implicitement admis que l'Europe est le modèle optimum de société humaine. De cette façon toute société ne respectant pas cette norme est jugée déviante, car située en marge.

Nous comprenons donc que toute représentation d'une gouvernance mondiale soit dérivée des schémas de pensée qui gouvernent notre vision de l'homme dans son rapport aux choses. Cette mondialisation de la culture européenne conduit le sociologue Wolf Lepenies à un pronostic pessimiste, car les utopies européennes tant sociales que scientifiques, d'un monde rationnellement géré, ne peuvent conduire qu'à l'échec. Selon le sociologue, la solution consiste en un détournement de la part des intellectuels européens de leur philosophie empreinte d'eurocentrisme. Ainsi, libérés ils pourront se tourner vers ce nouveau monde émergent. D'où l'acte de foi qui conclut son livre : « *Je crois à la nécessité de penser encore une fois les Lumières et de réfléchir à la possibilité, sur notre vieux continent, d'une politique de l'esprit qui ne vise pas à ordonner à des fins européennes le reste du monde.* »

Sources principales :

- Atlas de l'histoire critique du XXème siècle du monde diplomatique. Hors série 2010.
- Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, (1^{re} éd. UNESCO 1952, rééd. 1987), Paris, éd. Denoël, Folio-essais, 2009, 127 p.
- Wolf Lepenies, *Qu'est-ce qu'un intellectuel européen ? Les intellectuels et la politique de l'esprit dans l'histoire européenne*, Ed. du Seuil, 2007, 444 p.
- *Le Monde sans l'Europe*, L'Histoire, n° 355, Juillet 2010.

Mots clés : découverte et conquêtes – ethnocentrisme - altérité - centre et périphéries - valeurs et code moral - culture et tradition - universalité

²⁶ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, (1^{re} éd. UNESCO 1952, rééd. 1987), Paris, éd. Denoël, Folio-essais, 2009, p. 52.

²⁷ Terme de Nathan Wachtel qui explique que lorsque s'élança Christophe Colomb, l'océan Indien est déjà un carrefour commercial actif aux allures de système-monde dans lequel l'Europe apparaît comme un finistère bien marginal.

La civilisation aztèque, la dualité complémentaire

Les Aztèques, ou Mexicas²⁸, étaient un peuple amérindien sédentarisé dans la vallée de Mexico, sur l'île du lac Texcoco au début du XIV^e siècle. Au XV^e siècle cette civilisation avait atteint un niveau de développement parmi les plus avancé en Amérique et leur empire était le plus vaste du continent. Vivant en accord avec le cycle solaire, qui régentait autant la vie pratique que spirituelle, cette civilisation se structure autour du concept de dualité nécessaire à l'équilibre de l'organisation du monde.

La Mésoamérique, qualifie l'aire culturelle qui regroupe des civilisations partageant le même fond social et religieux, sur un territoire englobant la partie méridionale du Mexique, le Guatemala, ainsi que quelques pays d'Amérique centrale. C'est sur ce territoire que s'élevèrent de grandes cités spectaculaires dont la dernière fut Mexico-Tenochtitlan, le cœur de l'empire aztèque au moment de la conquête espagnole²⁹.

L'empire aztèque était constitué de 38 provinces, représentées par des cités-Etat, qui payaient un impôt au roi, en cela elles se soumettaient à la domination d'un centre hégémonique, Tenochtitlan. Ces cités-Etat sont appelées l'*altepetl*³⁰ et sont dirigées par un *tatloani*. Ces entités politiques régionales pouvaient conclure des alliances, et étendre leur domination à d'autres *altepetls*. Elles abritaient un autre type de structure sociale, les *calpulli*. C'est l'unité politique de base, composée de plusieurs groupes familiaux formant un réseau social. La nature exacte du *calpolli* n'est pas tout à fait claire et a pu être assimilée à un clan, une ville, un quartier, une paroisse ou une coopérative agricole. Le *calpolli* était sous l'autorité d'un chef local (*calpōleh*).

Si en occident la religion est une affaire individuelle relevant davantage du domaine privé, la religion aztèque est différente car elle est sociale et englobe tous les aspects de la vie. Ainsi, toute la société est organisée de façon à reproduire l'ordre cosmique et à assurer le bon fonctionnement de l'univers. Les chercheurs qualifient ce type d'organisation sociale de "mystico-sociologique", car les cités étaient structurées pour représenter les mythes de création du monde et leur donner vie. La religion, et donc la vie, était rythmée par un calendrier résultant de l'articulation de plusieurs cycles, dont le plus important est le cycle solaire de 365 jours (*xiuhpohualli*) et le cycle divinatoire de 260 jours (*tonalpohualli*). Danièle Dehouve dans son ouvrage *Le Monde des Aztèques*, insiste sur l'importance du calendrier qui se trouve au cœur de toute l'organisation sociale et culturelle, structurant la vie cérémonielle, influençant jusqu'à l'orientation des cités. En effet, les pyramides et les temples prenaient place dans le paysage de façon à ce que le soleil se lève sur l'un de ces monuments au solstices et aux équinoxes³¹.

Toute la vie sociale et religieuse reposait sur un type de royauté, nommée "royauté sacrée", qui se distingue du concept de royauté européenne. Dans la royauté sacrée, le roi (*tlahtoani*) est un microcosme de l'univers dont il incarne le Soleil et la Terre, ainsi que les puissances qui leurs sont associées ; il est également un microcosme de la société, espace où il cumule plusieurs rôles. Il était responsable de la prospérité et de l'adversité, le sacrifiant par

28 Du nom de leur capitale Mexico-Tenochtitlan.

29 A l'endroit de l'actuelle Mexico.

30 Le mot désigne non seulement un territoire mais aussi sa population.

31 Ces moments donnaient lieu à de grandes cérémonies, où les nobles reproduisaient les mythes des origines.

excellence et le garant de l'ordre cosmique. Il déléguait ses fonctions à des représentants et autour de lui s'épanouissait une société hiérarchisée composée de seigneurs, de guerriers, de juges, de prêtres, de commerçants, d'artisans, et enfin d'agriculteurs. Les nobles devaient ainsi l'assister dans son rôle de pénitent, de guerrier et de prêtre. Les commerçants et les artisans eux œuvraient à approvisionner le centre de l'empire en produits rituels de luxe, dont les plus beaux étaient confectionnés par les plumassiers et les orfèvres.

Le roi est donc responsable de la vie rituelle. Il est de son devoir de faire couler son sang en guise de pénitence, d'appeler à la guerre, de capturer des prisonniers et de les sacrifier. Les sacrifices humains et les pratiques cannibales souvent associées à ce peuple, font partis d'un ensemble, qualifié en anthropologie de "rituels sanglants". Il englobe plusieurs sortes de cérémonies chez les Aztèques ; comme les effusions de sang pratiquées par l'ensemble de la population en signe de pénitence, mais surtout par le roi, les nobles et les prêtres³². Les combats, très codifiés, peuvent également, selon D. Dehouve, être considérés comme un "rituel sanglant", de plus ils permettaient de ramener des captifs à sacrifier. Il existe de nombreuses théories explicatives à ces rituels. Le point central de toute explication s'appuie sur le mythe de l'origine du monde, car c'est du sacrifice des dieux que découle la naissance de l'univers. Aussi, le sacrifice d'êtres humains représentant des divinités constituaient le point culminant des cérémonies. L'idée d'offrande à la Terre est une notion qui semble également importante, car les pénitents offraient leurs sang et le corps du sacrifié aux forces de la nature divinisées. Enfin, il paraît nécessaire de spécifier que, chez les Aztèques, l'après-mort sera jugée non pas sur les actes réalisés au cours de la vie, mais sur la manière dont l'individu meurt. S'organise alors une hiérarchie des morts, dont les plus honorables sont le sacrifice (être sacrifié) et la mort au combat. Le sacrifice est donc courant dans la société et est vu comme un honneur.

Les Aztèques avaient la même religion que leurs ancêtres (Olmèques, etc.), mais avec quelques ajouts. En particulier leur dieu principal était Huitzilopochtli, dieu de la guerre, rebaptisé plus tard Mexitl ou Mexicas, ainsi qu'un rituel de sacrifices humains pour que Quetzalcoatl³³ leur accorde la lumière du soleil, et que Mexitl les aide dans leurs conquêtes. La Terre est conçue par ce peuple comme celle dont provient tout ce qui existe, et celle qui mange les morts. La génitrice et la dévoratrice incarne donc l'ensemble du cycle de la vie dans sa dualité. Contrairement aux philosophies moralisatrices, la religion aztèque n'est pas basée sur la problématique du paradis et de l'enfer, du bien et du mal. Elle s'articule plutôt autour d'un concept de dualité dans lequel la vie et la mort incarneraient deux pôles complémentaires de l'existence humaine et de la création.

Sources principales :

- Danièle Dehouve, *Offrande et sacrifice en Mésoamérique*, Riveneuve, 2007.
- Anne-Marie Vié-Wohrer, *Le Monde des Aztèques*, Riveneuve, 2008.

Mots clés: religion - ritualisme et cérémonies- mythe – découverte et conquêtes

³² Les pénitents sacrifiaient au moyen d'une lame d'obsidienne ou d'aiguillons, des parties de leur corps: oreilles, pénis, langue...

³³ Les Aztèques avaient un système de croyance dualiste. L'opposé de Quetzalcoatl était Tezcatlipoca, supposé l'avoir envoyé en exil. Une autre tradition affirmait qu'il s'en était allé volontairement sur un radeau de serpents, promettant son retour prochain. Ainsi, lors du débarquement espagnol en 1519, l'empereur aztèque Moctezuma II crut au retour du Quetzacoatl, et Cortès utilisa ce fait à son avantage.

La civilisation Achéménide, une unité géo-administrative pluriculturelle

L'empire Perse fut à son apogée sous la civilisation Achéménide qui réussit à réunir sous son pouvoir un ensemble de royaumes concurrents allant de la mer d'Égée à l'Indus. Cet empire vit apparaître le monothéisme et bénéficia d'une organisation administrative complexe, ainsi que d'un droit prônant des valeurs nouvelles d'égalité et de justice³⁴.

L'Empire perse achéménide est un État multinational hiérarchisé, dominé par les Perses qui y occupent les hauts postes civils et militaires. Le souverain est appelé « *Shashinshah* », ce qui signifie « *Roi des rois* », et incarne l'autorité suprême d'ascendance divine. Ainsi, le palais royal incarne le centre de l'Empire et la cour est le lieu privilégié du pouvoir. Le roi y vit avec sa famille. Les nobles y résident, et les décisions administratives et stratégiques y sont prises.

La civilisation de la Perse ancienne fut à son apogée à l'époque de Darius I (522/1-486), où les institutions d'État étaient particulièrement fonctionnelles. Ce monarque est célèbre pour sa grande réforme de l'Empire, ainsi que pour l'étendue du territoire qu'il garda sous sa domination. Sous son règne, l'empire Achéménide regroupait vingt-huit provinces, appelées *satrapies*³⁵. Le découpage s'établissant selon la géographie, les satrapies ne tenaient pas compte de l'hétérogénéité socio-culturelle. Ainsi, le principe d'unification se faisait sur le plan administratif.

Chaque satrapie était dirigée par un Gouverneur de province³⁶, appelé *Satrape*, c'est à dire « *Protecteur du pays* »³⁷. Le Satrape était chargé de lever les impôts, faire régner l'ordre et la justice, assurer la sécurité des routes et superviser l'économie. Il avait également le pouvoir de négocier avec les Etats voisins et de faire la guerre. Dans sa restructuration de l'Empire, Darius I imposa un tribut fixe³⁸ à chaque satrapie³⁹, qui adhère ainsi à la cité et se soumet au pouvoir en échange d'une relative indépendance locale. En effet, la domination des Achéménides est caractérisée par un esprit de tolérance, contrairement à leurs prédécesseurs Assyriens. Ainsi les satrapies conservaient leurs traditions et leurs pratiques (administratives, juridiques et religieuses). Néanmoins, l'ensemble restait grandement supervisée grâce aux inspecteurs royaux qui assistaient les gouverneurs. Appelés les « *yeux et les oreilles du roi* », ces derniers parcouraient l'Empire et lui faisaient parvenir des rapports sur les affaires locales. De plus, l'armée de l'Empire jouait un rôle important dans le maintien de l'union politique de tous les territoires conquis lors de la période Achéménide. L'armée était hiérarchisée et soumise à l'autorité royale. Son élite était constituée par le corps des 10 000 Immortels⁴⁰. Lors des campagnes militaires, toutes les provinces de l'Empire devaient fournir un contingent militaire pour l'armée⁴¹.

³⁴ Par exemple Hérodote rapporte que l'enfant perse, dès 5 ans, devait apprendre 3 choses primordiales: monter à cheval, tirer à l'arc et dire la vérité. Cette valeur était respectée des Rois comme du peuple.

³⁵ Le nom vient du Grec car il nous est rapporté par Hérodote, mais implique la notion de « *pays* ».

³⁶ Celui-ci, nommé par le Roi sans limitation de durée et généralement issu d'une famille noble Perse.

³⁷ Il disposait d'une force armée.

³⁸ Des statistiques détaillées sur les tributs sont données par Hérodote.

Ces tributs semblent constituer la plus importante source de revenus de l'empire.

Mais il existait d'autres impôts comme les droits de douane qui sanctionnaient la circulation sur les routes.

³⁹ Seule en était exemptée la satrapie de Perse, puisque c'est le Roi qui l'administre.

⁴⁰ Le chef de cette unité (appelé *hazāparati*), en tant que « second du roi », assurait également le commandement de toute l'armée impériale.

⁴¹ Cette hétérogénéité des troupes, de leurs armements, et de leurs techniques de combat, pose la question

Les satrapies étaient reliées par un réseau de routes royales, entretenues et gardées⁴². Ce réseau routier permettait une communication rapide (le courrier pouvait atteindre l'autre bout de l'Empire en quinze jours), et stimulait les échanges commerciaux⁴³. Cependant, si le commerce atteint son expansion maximale sous la civilisation Achéménide, c'est également grâce à l'introduction d'une monnaie frappée à l'effigie⁴⁴ du roi, et d'un système de mesures unifié.

Durant la période Achéménide, le Zoroastrisme⁴⁵ s'est répandu jusqu'à être adopté au V^{ème} siècle av. J-C par le roi, qui en fit un élément déterminant de la culture et la source du pouvoir⁴⁶. La société tout entière était assujettie au roi, qui est lui-même assujetti à Ahura-Mazda, le plus grand de tous les Dieux, créateur du ciel et de la terre. Apparurent alors les premières traces de monothéisme. Le dieu perse n'est pas personnifié, il est représenté par un symbole. Cependant, des divinités incarnant le ciel, la terre, le soleil, la lune ou l'eau, subsistent. Si l'on retrouve, dans la spiritualité achéménide, la notion d'équilibre dual entre un monde de lumière et un monde d'obscurité, présente dans de nombreuses religions, notons tout de même que le Zoroastrisme véhicule de nouvelles notions altruistes qui influenceront la société par l'intermédiaire du droit.

Dans cette organisation pyramidale de la société, le roi représentant Dieu sur terre, il est le juge suprême en matière pénale. Les rois achéménides sont tous des législateurs, pourtant Darius I se distingue particulièrement par l'ampleur de sa réforme du système légal. En effet, la réorganisation de l'Empire suppose d'importants aménagements des lois, afin d'asseoir l'ordre public. En matière civile cependant, il délègue ses pouvoirs à des juristes, alors chargés d'interpréter la loi civile⁴⁷. L'unique document traitant du droit retrouvé fut le cylindre de Cyrus. Décrivant une vision politique particulièrement altruiste, il est parfois considéré comme le premier texte connu traitant des Droits de l'Homme. Le texte établit le consentement des sujets à la souveraineté, et la résolution pacifique des conflits. Il interdit l'esclavage et le travail forcé, reconnaît le droit au salaire, le droit au travail, et à la propriété. Il garantit la liberté de religion et de conversion, de circulation, et le respect des traditions et coutumes. Il introduit le principe de la responsabilité individuelle de la faute. Il consacre le respect des droits édictés, la lutte contre l'oppression, et affirme le droit à la vie.

Mots clés : droit et justice - centre et périphérie – territoire – religion - valeurs et code moral - mythe - solidarité - ritualisme et cérémonies – terre – identité – mémoire – Altruisme - structures sociétales - philosophie et sagesse – découverte et conquêtes

de l'efficacité du commandement et de la difficulté de coordination des manœuvres au combat.

⁴² La plus importante de ces routes royales était celle qui reliait Suse à Sardes (Lybie). Longue de 2 500 km, elle fut construite par Darius I.

⁴³ Signalons d'importants efforts afin de faciliter les déplacements par voies d'eau, avec l'aménagement d'un canal de Suez antique, débuté par le Pharaon Nécho II (610-595) et achevé par Darius I.

⁴⁴ Les échanges se font aussi en argent massif. La monnaie, véhiculant une représentation d'un roi en posture guerrière, a plus une fonction idéologique qu'économique.

⁴⁵ Le Zoroastrisme, d'après le nom de présumé fondateur, Zarathushtra, ou Mazdéisme d'après le nom de son dieu Ahura Mazdâ, est la version iranienne d'une ancienne religion d'origine indo-européenne. In Jean Kellens, *La Quatrième Naissance de Zarathushtra*, Éd. Seuil, 2006.

On n'est cependant pas en mesure de dire s'il s'agit d'un Zoroastrisme à proprement parler, car les textes royaux achéménides ne mentionnent pas Zarathustra.

⁴⁶ Les témoignages laissés par Darius I attestent d'un souci constant de légitimer le pouvoir royal et sa succession par la volonté d'Ahura Mazda, liant ainsi la religion à l'idéologie monarchique.

⁴⁷ La loi civile, se base sur la loi Persane fortement influencée par celles des autres royaumes.

Construction des soubassements éthiques et politiques des religions

Animisme : l'exemple de la spiritualité amérindienne

L'animisme⁴⁸ est la croyance en une âme, une force vitale, animant les êtres vivants mais aussi les éléments naturels, et s'incarnant en génies protecteurs, manifestations de défunts ou de divinités animales. Ainsi défini, l'animisme peut caractériser des sociétés extrêmement diverses, situées sur tous les continents.

Notons de plus, que le terme « *animiste* » est un terme européen provenant de l'anthropologie afin de définir les pratiques de sociétés dites primitives⁴⁹. Le terme a connu un indéniable succès dans l'histoire de l'ethnologie religieuse des premières décennies du XX^e siècle, plus qu'une religion, il qualifie une manière de voir et d'organiser le monde.

Il semble que l'animisme soit le fondement spirituel de l'humanité. Le chamanisme, issu du nord de l'Asie, voyagea avec les Mongoloïdes à travers la Chine, le Japon et l'Asie du Sud-Est d'une part. Au Nord, il franchit le détroit de Béring et couvrit l'Amérique⁵⁰. L'Europe archaïque aussi vécu ses « *religions naturelles* » et l'Afrique ne s'en est jamais dé faite. Ailleurs l'animisme au sens strict a été anéanti avec les Indiens d'Amérique du Nord, il a été fortement syncrétisé avec le catholicisme en Amérique du Sud et a été submergé par des religions ou des morales plus récentes, dont le confucianisme, en Asie⁵¹. Il n'est donc resté majoritaire qu'en Afrique⁵² sous des formes très variées.

Cette religion assigne un sens global aux activités humaines, en rapportant l'existence à une essence transcendante. Cette essence se manifeste comme un ordre qui tranche dans le chaos ou qui tient à distance le désordre. Le soleil, la pluie, l'orage, la naissance, la maladie ou encore la mort surgissent à tout moment. Face à ce désordre l'Homme s'interroge et fabrique des relations, des lois naturelles. L'acte cosmogonique est donc d'abord un acte d'organisation. Ce système explicatif s'appuiera sur une mythologie. Or, ces représentations mythologiques du monde empêchent la pratique scientifique, car elles ont un caractère totalitaire et nul ne peut y toucher. Il condamne l'imagination et favorise la mémoire, ainsi que la transmission par le rituel. Par exemple dans la mythologie Dogon du Nord Mali, la quenouille représente l'axe du monde. La remettre en question est impensable car cela demanderait réparation et mobiliserait toute la communauté. Si la croyance est respectée le progrès technique se rapportant aux objets divinisés ne peut avoir lieu.

De cette spiritualité découle une solidarité très forte au sein de la communauté. En effet, l'individualité est faible, les actes d'une personne pouvant avoir des conséquences sur l'ensemble du groupe. L'homme animiste n'est donc pas libre, du fait de son appartenance au

⁴⁸ Du latin *animus*, originellement *esprit*, puis *âme*.

⁴⁹ Introduit à la fin du xix^e siècle par l'anthropologue britannique Edward Burnett Tylor (1832-1917), pour désigner les systèmes de croyances des sociétés qu'il nomme « primitives » (*Primitive Culture*, 1871). Il fonde son analyse sur le sentiment, pour lui général dans ces sociétés, que l'âme est distincte du corps car, lors des rêves le dormeur semble atteindre un monde différent de celui où se trouve son corps. Par analogie et extension, des âmes habiteraient l'ensemble des éléments de la nature. Pour Tylor, l'animisme représentait le premier stade de religiosité humaine. Cette théorie eut un grand succès, avant d'être fortement critiquée pour sa dimension évolutionniste et le caractère imprécis du terme animiste.

⁵⁰ Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 296.

⁵¹ Il apparaît cependant que dans de nombreux pays (surtout d'Afrique), les religions importées n'ont jamais pu déraciner le fondement animiste.

⁵² Les pays à majorité animiste sont tous situés en Afrique subsaharienne (Botswana, Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée Bissau, Libéria, Madagascar, Mozambique, Sierra Leone, Togo et Zimbabwe).

clan ainsi que par une multitude de rites magico-religieux.

Attachons nous à l'exemple amérindien, où une puissance appelée Grand Esprit habite toute les choses de la vie. Ainsi la spiritualité repose sur la vénération de la nature⁵³ et sur une communication profonde avec les différents aspects de la vie animale, végétale et minérale. C'est dans cet intérêt pour la nature que les traditions amérindiennes trouvent une grande part de sens, car dans cette conception, la terre n'appartient pas à l'Homme mais l'Homme appartient à la Terre, que l'on nomme Terre-Mère. En tant que membre de la famille de la Terre-Mère, les amérindiens établissent leur identité à travers la Loi-Terre. Le sacré est donc omniprésent⁵⁴, et la spiritualité occupe une grande place dans la vie de toutes les tribus.

Il est difficile de fixer des dates précises⁵⁵ quant aux différentes étapes qui ont façonné l'évolution des traditions amérindiennes. De plus, de grandes périodes de migration furent la source de nombreuses transformations sociales et culturelles complexifiant l'analyse. De cette façon, l'Amérique est porteuse d'une grande diversité de traditions religieuses, qui possèdent néanmoins certains fondements communs. En effet, malgré ce pluralisme culturel, elles ne possèdent toutes ni fondateur, ni texte sacré, et de nombreuses recherches montrent la possibilité de classer les mythes amérindiens en quelques catégories.

Dans tous les mythes d'Amérique du nord, de grandes thématiques sont récurrentes, comme la présence de la figure du Trickster⁵⁶ et l'unité originelle de l'homme et de la nature. Ce personnage vient mettre le chaos dans le monde pour ensuite renverser le cours des choses. Ainsi, il est particulièrement lié à la naissance de l'Univers. C'est par son action que l'Univers réussit à se mettre en place. Au commencement, il y a une indifférenciation presque complète entre l'homme et l'animal. Par la suite, il y eut scission entre l'homme et la nature⁵⁷, engendrant donc un nouvel univers⁵⁸. L'indifférenciation initiale entre humains et animaux est un élément caractéristique des cosmologies amérindiennes. En effet, si l'Amérindien perçoit l'être humain comme étant séparé de la nature, il a préservé la capacité de communiquer avec elle. Cette communication est même essentielle à la préservation de l'ordre cosmique⁵⁹. Ce lien qui unit humanité et nature peut être classé selon trois grands modes; soient l'analogisme, le totémisme et l'animisme. L'analogisme consiste en une corrélation entre des éléments. Un lien est alors créé entre la nature et l'humanité. Par exemple, les traditions amérindiennes associent l'être humain à un double animal, son Nagual. On le découvre par une vision⁶⁰ au

⁵³ Leur survie étant totalement dépendante de leur environnement, le contact avec les animaux et la nature.

⁵⁴ Tout était prétexte à connexions et interprétations.

⁵⁵ Les conclusions des écoles américaines et européennes divergent quant à la date de peuplement du territoire.

⁵⁶ Ce personnage est autant animal qu'humain, il semble représenter le lien entre animalité et humanité, en cela c'est un médiateur. Mais par dessus tout, il symbolise l'humour et le chaos, il est à la fois bon et mauvais. Il est indispensable à la société : sans lui, elle serait sans âme. Il sera le sujet de nombreuses recherches, notamment pour Paul Radin qui, en 1956, en fait un miroir de l'esprit, un « *speculum mentis* ». A partir de cette notion, il développera avec Carl Gustav Jung, le concept « d'enfant intérieur », ainsi qu'une pratique psychothérapeutique.

⁵⁷ Souvent à cause du Trickster.

⁵⁸ La nature aurait ainsi perdu quelques caractéristiques humaines qui étaient présentes au départ.

⁵⁹ C'est pour maintenir l'ordre cosmique que l'emphase sur la communication entre humanité et nature est mise. C'est ici que le rôle du chaman prend toute son importance. En effet, il peut entrer en contact avec son Nagual, les animaux et les esprits. Le chaman est alors un intermédiaire privilégié entre les deux mondes, et grâce à sa clairvoyance, il a le pouvoir de négocier les situations défavorables, assurant ainsi le maintien de l'ordre.

⁶⁰ Ce rite initiatique, entraîne l'individu vers une mort symbolique lui permettant de réintégrer sa

cours de son parcours initiatique. Pour sa part, c'est à un ensemble social, souvent le clan⁶¹, que le totémisme associe un animal ou un végétal. Cependant, la majorité des sociétés nord-américaines s'appuient davantage sur l'animisme dans ses liens avec la nature.

Dans toute tradition amérindienne, les pratiques rituelles sont nécessaire au maintien du contact avec la nature et à la préservation de l'ordre cosmique. Au-delà le rite organise et soude la société, par la réactualisation du mythe il transmet la mémoire d'une génération à l'autre. Afin de maintenir une cohésion sociale, de protéger les traditions par lesquelles les peuples amérindiens se définissent, chaque groupe social avait un rôle. Ainsi, le plus généralement il semble que les Aînés étaient des historiens et des gardiens de la mémoire, les Gardiens de la Pipe dirigeaient les Cérémonies, les Clans Mères perpétuaient les Codes Moraux de Vérité, les Chefs représentaient le peuple au Conseil, les Sachems étaient les enseignants spirituels, les Conteurs perpétuaient les légendes comme outils d'enseignement, les Hommes et Femmes Médecine étaient les herboristes. Ils aidaient les gens à maintenir le corps en harmonie, les pensées saines et l'esprit pur. Cette façon de vivre a assuré une structure sociale d'interrelation maintenant l'ordre par une organisation où chaque tâche détient une dimension spirituelle.

Développons la spiritualité amérindienne au travers du concept de la « *Roue de Médecine* ». Ce cercle magique reconnecte l'individu à l'environnement⁶². Il symbolise la vie⁶³, et les différentes étapes du cheminement individuel vers la Voie⁶⁴. Au Sud se situe la place de l'enfant, l'endroit où la vie commence. On se déplace ensuite de l'ouest au Nord, pour finir à l'est⁶⁵, c'est le Bon Chemin rouge, lors duquel sont apprises les leçons de la vie physique, c'est-à-dire de la vie humaine. Après l'étape de la mort, on entre dans le Chemin bleu ou noir, c'est à dire le monde des Grands pères et des Grands-Mères. En esprit, chacun y continuera d'apprendre en enseignant à ceux qui demeurent sur le Bon Chemin rouge. Le chemin bleu est celui de l'Esprit, il va de l'Est à l'Ouest. La Roue de la Médecine est ainsi la vie, l'après-vie, la renaissance. C'est aussi une philosophie qui rend constamment hommage à chacune des étapes au cours du cheminement sur la Voie. La Roue de la Médecine est ainsi utilisée pour mobiliser toutes les énergies des êtres créés⁶⁶ et les mettre en lien.

Définissons ensuite le terme "*médecine*" comme toute pratique visant à améliorer le lien qui unit chacun au Grand Mystère, lui permettant ainsi, de trouver sa juste place dans l'ordre du monde. Cette médecine vise donc une mise en harmonie totale avec l'Univers, des êtres vivants sur la Terre-Mère. La recherche de cet équilibre concerne tant le niveau physique, que psychique et spirituel. Puisque tout élément provient d'une même unité originelle, les animaux sont des messagers de la médecine⁶⁷ du Grand Esprit et sont associés à différents

communauté sous un nouveau jour, avec une nouvelle essence.

⁶¹ Établir un Système de Clan qui assurait l'unité familiale, la stabilité des sociétés entre-elles.

⁶² Tout espace est sacré, et chaque parcelle de la Terre-Mère mérite qu'on lui rende hommage. La roue de la Médecine exprime cette sacralité, et en tant que symbole confère un caractère sacré à l'espace cérémoniel.

⁶³ Le cercle n'a pas de fin et la Vie (le vivant) est éternelle. Elle est vue comme une constante évolution.

⁶⁴ Le cheminement terrestre se fonde sur le principe que chacun doit occuper plusieurs fois, chaque rayon de la Grande Roue pour apprendre à repsecter toute orientation de vie. Elle enseigne que toutes les leçons se valent, comme tout les talents et toutes les capacités. En cela elle constitue une voie vers la vérité, la paix, et l'harmonie.

⁶⁵ Souvent appelé la "*Porte dorée de l'Illumination*".

⁶⁶ Dont notamment les animaux, qui détiennent une place très importante dans la cosmologie chamannique amérindienne. De plus selon les peuples autochtones, il existe : le peuple des Roches, Terre-Mère, Ciel-Père, GrandPère Soleil, Grand-Mère Lune, l'univers du Ciel (la Nation des Etoiles), les Souterrains, le peuple debout (les Arbres), les Bipèdes (les humains), les frères et soeurs du ciel ainsi que les êtres du Tonnerre.

⁶⁷ Quand on fait appel à un animal pour qu'il nous guide, en s'imprégnant de son *essence* on lui demande

rayons de la Roue. En effet, chaque animal selon ses caractéristiques et sa place au sein de la Roue de Médecine, livre un enseignement⁶⁸, afin d'atteindre une sagesse. Cette attitude de révérence permettra d'atteindre l'état d'intégrité.

Mot clé: altérité – religion – philosophie et sagesse - valeurs et code moral - culture et traditions

de s'imprégner de ses connaissances afin de guérir.

⁶⁸

Il existe une notion très forte de respect de l'enseignement de toute chose vivante.

Le bouddhisme, entre philosophie et religion

Le Bouddha représente la possibilité d'atteindre l'éveil en abolissant l'ignorance, cause de toutes les souffrances. En cela il représente le point culminant de la transformation intérieure. Car le Bouddha n'est "ni un saint, ni un prophète, ni un Dieu, c'est un éveillé"⁶⁹. Ainsi, le bouddhisme est un chemin vers l'Eveil, et la souplesse de cette philosophie lui permettra de s'universaliser en s'adaptant à toute les cultures.

Le Bouddha naît il ya 2500 ans⁷⁰ au sud de ce qui est maintenant devenu le Népal⁷¹. Il est le fils du roi des Sakyas, Suddhodana et de son épouse Mayadévi. A sa naissance, un saint homme prédit qu'il sera soit un sage qui éclairera le monde, soit un grand monarque. Alarmé par ce présage, le roi, qui tient à ce que son fils lui succède, entreprend de créer pour le jeune prince un environnement idéal, dont toute souffrance sera bannie. Cette utopie ne fonctionnera pas et le prince fera quatre rencontres qui le pousseront à partir⁷². Celle d'un vieillard, d'un malade, d'un mort et d'un ermite errant⁷³. Décidant alors de chercher les causes fondamentales de la souffrance, il suivra l'enseignement de deux maîtres de son temps, puis s'adonnera aux privations physiques durant six ans. Il comprend alors que "*l'ascétisme extrême n'est pas le bon chemin : c'est l'esprit*"⁷⁴, et s'assiéra aux pieds de l'arbre Bodhi pour prendre la décision de ne pas se relever avant d'avoir atteint la connaissance suprême⁷⁵. Au cours de la nuit il vaincra Mara⁷⁶ et comprendra que l'ignorance est la cause de l'attachement au Moi, ainsi que la racine de la souffrance. Il comprend alors que rien n'existe en soi, mais qu'il n'y a qu'un flot dynamique d'événements interdépendants dénués d'existence propre. Ainsi il trouve une vérité profonde⁷⁷, qu'il croit communicable à tous ceux qui sont prisonniers du monde de l'illusion, et accepte de "*mettre en mouvement la Roue de la Loi*". Pour son premier sermon au parc aux gazelles, le Bouddha enseigne les Quatre Nobles Vérités qui constituent le premier épisode de la "*mise en mouvement de la Roue de la Loi*" et deviendront les piliers du bouddhisme, à savoir : la Vérité de la souffrance, les causes de la souffrance, la cessation de la souffrance, et la voie qui mène à cette cessation.

L'essence du bouddhisme c'est l'union de la sagesse (prajna) et de la compassion (upaya). La sagesse permet de connaître l'Éveil⁷⁸, et la compassion qui nous fait comprendre que le bonheur et la souffrance des autres comptent plus que les nôtres, constituera la méthode pour atteindre l'Éveil⁷⁹. Les déités représentées en union représentent cette idée. C'est le symbole

⁶⁹ J.Houston-Smith, *the world's religions*, San Francisco, Harper San Francisco.1992

⁷⁰ Les estimations varient de 569 à 451 avant J-C.

⁷¹ Dans le bosquet de Lumbini près de la ville de Kapilavastu.

⁷² Cette action symbolise la prise de conscience que chaque instant qui passe emmène avec lui une parcelle de notre vie : Siddhartha prend la décision d'abandonner le royaume du monde pour celui de la connaissance.

⁷³ Saisissant résumé du *samsara*, le cycles des existences, et de la manière d'en sortir. La naissance, la vieillesse, la maladie et la mort sont les "*quatre grandes rivières de la souffrance humaine*".

⁷⁴ Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Boudhique*, Ed. de La Martinière, p. 67.

⁷⁵ Ce lieu est aujourd'hui appelé Bodhgaya.

⁷⁶ Les ultimes soubresauts de l'égo.

⁷⁷ Il connaît l'éveil (bodhi) et deviendra « l'éveillé » (bouddha).

⁷⁸ C'est la luminosité fondamentale du flux de la conscience, c'est-à-dire la faculté de connaître par opposition avec les choses inanimées, on appelle aussi cette nature "*vacuité*" ce terme n'a rien à voir avec le néant.

⁷⁹ La méthode est renforcée et nourrie par le développement des qualités humaines et la pratique d'actes altruistes regroupés sous le terme d'"*accumulation de mérites*" (punya en sanskrit). Le mérite est vu ici comme une force de transformation personnelle capable de libérer les êtres de la souffrance, et qui est indispensable sur

de l'union de la vacuité (ou la sagesse) pour l'aspect féminin, et de la compassion (ou de la méthode) pour l'aspect masculin. Elles manifestent les diverses qualités de l'Éveil – la sagesse transcendante, la compassion et l'activité altruiste – et sont ainsi “le rayonnement de l'Éveil”⁸⁰. Dans la doctrine bouddhiste, l'Humanité doit admettre, il n'y a pas d'interprétation, on est dans l'acceptation. La recherche ne porte pas sur les causes mais sur les solutions de dépassement dans sa dimension collective⁸¹. La vie n'est que souffrance et à l'origine de la souffrance est le désir ; il est possible de supprimer le désir et de trouver le salut dans le détachement suprême. Selon le bouddhisme, être libre c'est être maître de soi-même, c'est-à-dire affranchit de la dictature de l'égo. Ainsi, l'altruisme peut naître libéré des chaînes de l'égoïsme, car la liberté en tant que source de bonheur est intimement lié à l'altruisme, c'est le renoncement, sans soucis de gain et de perte.

Les trois principaux objets de confiance et de respect dans la pratique du bouddhisme sont connus sous le nom des Trois Suprêmes Joyaux⁸². Tous les éléments du monde observable sont illusoire, sauf les Trois Joyaux. Le premier est l'homme spirituellement éveillé, le Bouddha. Le second est le Dharma, ou la parole qui montre la voie de l'Éveil, c'est-à-dire à la doctrine du Bouddha. Le troisième est la communauté de ceux qui marchent vers l'Éveil et qui doit s'étendre, c'est le Sangha⁸³.

On avance sur le chemin de l'Éveil au fil de ses réincarnations et c'est notre parcours karmique qui influencera nos vies futures. Le Karma n'est qu'un aspect des lois de cause à effet, celui qui concerne les expériences⁸⁴. La spécificité de cette notion, est d'accorder à nos pensées et à nos actes une valeur déterminée par la souffrance ou le bonheur dont on fait l'expérience. Il n'y a donc pas de “*bien*” et de “*mal*” en soi, il n'y a que le bien et le mal que nos actions et nos pensées engendrent en termes de bonheur et de souffrance. Il n'y a donc pas de fatalité, l'individu peut agir sur son Karma. Cette notion dépasse l'influence du subconscient, dans le sens où ces tendances karmiques conditionnent notre univers mental mais également notre perception du monde. Rappelons que le bouddhisme ne conçoit pas de réalités extérieures indépendantes de la conscience. Ainsi, la frontière entre l'objectif et le subjectif est fictive. Cependant, il distingue le “*karma collectif*” de tous les humains par exemple ou “*karma individuel*” qui correspond à la diversité des expériences personnelles vécues dans le cadre de cette vision commune du monde que le karma collectif apporte. Il y a donc une réelle dimension individuelle dans le bouddhisme, car l'individu ne se dissout pas dans le groupe, il le construit.

L'interdépendance est au cœur de la pensée bouddhiste. Chaque entité ne peut être dissociée de l'ensemble. A ce propos, Bouddha décrit la réalité comme un entrelacs de perles : “*dans chacune des perles, toutes les autres sont reflétées, ainsi que le palais dont elles ornent la façade et l'univers tout entier*”. Ce qui revient à dire que dans chaque élément de réalité, tous les autres sont présents. Le bouddhisme considère que l'interdépendance et la globalité des phénomènes constituent la plus juste description de la réalité. Rien ne peut survenir de lui-

le chemin de l'Éveil et à l'apanouissement de la sagesse. On comprend ainsi mieux pourquoi sagesse et méthode doivent aller de paire. In Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Bouddhique*, Ed. de La Martinière, p. 69 et p. 290.

⁸⁰ Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Bouddhique*, Ed. de La Martinière, p. 239.

⁸¹ *Ibid.* p. 222.

⁸² Selon le Vajrayana, le Véhicule du Diamant du bouddhisme et les trois Joyaux sont unis dans le maître spirituel: son esprit est le Bouddha, sa parole le Dharma et son corps la Sangha. *Ibid.* p. 73.

⁸³ Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 222/223.

⁸⁴ Car Karma signifie action.

même sans causes ni conditions. Hors, si tous les êtres sont ainsi reliés, nous devons nous sentir concerné par le bonheur et la souffrance des autres : “*Le besoin de recevoir et de donner de l’amour, de la tendresse, prouve l’interdépendance. Si le bonheur ne dépendait pas d’autrui, s’il existait par lui-même, l’amour n’aurait aucune raison d’être.*”⁸⁵, dira le Dalaï-Lama⁸⁶. La notion d’interdépendance peut être liée à la notion de continuité présente dans le bouddhisme, tout est connecté et se transmute. Le concept bouddhique de *Tantra* indique cette notion de continuité ainsi que “*le fait que tout soit lié en un ensemble tel que rien ne puisse venir séparément*”⁸⁷ entre le Samsara⁸⁸ et le Nirvana⁸⁹.

Dans cette logique, le phénomène des renaissances est lié à la continuité du flux de la conscience, qui ne se limiterait pas à notre vie présente⁹⁰. Pour autant, il n’y a pas d’âme éternelle, c’est plutôt la perpétuation d’une fonction et non d’une entité concrète, comme un flux de conscience⁹¹ possédant des qualités qui résultent d’actes, de paroles et de pensées⁹². Ce n’est donc pas une entité qui renaît mais les répercussions de son karma, qui ont modifié les paramètres du flux de conscience.

Dans le temps et l’espace, le bouddhisme s’est multiplié selon plusieurs tendances généralement regroupées en deux moyens de progresser, en deux « *véhicules* ». Le Petit Véhicule, ou Hīnayāma, est le plus ancien⁹³. Ses règles seront écrites et feront partie des livres sacrés qui feront l’objet d’exégèses par la suite. Les dieux, hérités de l’Inde, sont considérés comme symboliques, comme simples projections. L’Hīnayāma est fondamentalement une religion monastique. Il est extrêmement exigeant pour les moines et pour les laïcs⁹⁴. Le Grand Véhicule, le Mahāyāna naîtra peu après, au Ier siècle de notre ère, il se réfère à des textes apocryphes⁹⁵. Au Bouddha historique, le Grand Éveillé, le Grand Véhicule ajoute un Bouddha cosmique. Ensuite apparaissent les Bodhisattvas, personnages qui ne veulent pas devenir

⁸⁵ Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Boudhique*, Ed. de La Martinière, p. 233.

⁸⁶ Ainsi vouloir construire son bonheur sur la souffrance d’autrui est non seulement amoral mais irréaliste.

⁸⁷ Fabrice Midal, *les Mythes et dieux tibétains*, Paris, Seuil, 2000.

⁸⁸ L’esprit crée une dualité factice entre la conscience et le monde. Il solidifie cette séparation entre soi et non-soi : ainsi naît le monde de l’ignorance, le samsara c’est-à-dire une manifestation de l’ignorance qui se solidifie dans le monde. In Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Boudhique*, Ed. de La Martinière, p. 86.

⁸⁹ Le nirvana est l’état de délivrance ou d’illumination caractérisé par la dissolution du moi individuel et illusoire. Il libère l’homme du cycle infernal des réincarnations. C’est l’état de conscience suprême et transcendantale. Il est incomplet quand on détruit toute illusion mais que l’on a encore son corps physique. Il est parfait au moment de la mort, toute joie ou souffrance, la conséquence des actes accomplis dans les vies antérieures, étant épuisée. In Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 220/221.

⁹⁰ Le bouddhisme parle de six mondes de renaissances. Ces états ne sont ni plus ni moins réels que notre état présent. La conscience que nous possédons peut créer l’enfer (de part ses perceptions), car il ne faut pas sous estimer les perceptions que nous appelons “*réalité*”. Ainsi, notre esprit peut faire l’expérience d’état d’existence très différents du monde humain mais lui semblant concret. Les six mondes sont des états symboliques et l’état humain y est privilégié, car il y a assez de souffrances pour avoir envie d’y échapper, cependant nous restons libre car cette souffrance n’est pas présente à l’excès.

⁹¹ C’est une sorte d’onde qui n’emporte pas le corps avec elle.

⁹² Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Boudhique*, Ed. de La Martinière, p. 352.

⁹³ Il s’est développé dans le Sud et le Sud-Est asiatique, en Inde, au Sri Lanka, en Birmanie, au Laos, au Cambodge et en Thaïlande.

⁹⁴ Pour ces derniers, il constitue une véritable philosophie de la vie, accompagnée d’une réflexion très profonde. In Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p 222/223.

⁹⁵ Il se développe au nord de la Chine, en Corée, au Japon et au Tibet.

« *éveillés* » et refusent le nirvana pour rester près des hommes et les aider à atteindre l'état suprême⁹⁶. C'est un engagement à se consacrer au cours de cette vie et des vies futures, à soulager la souffrance des êtres et à les guider vers l'Éveil, le remède suprême à la souffrance. Les Bodhisattvas sont appelés les "*Héros de l'Éveil*" car ils symbolisent l'altruisme pur. Cela revient à prendre conscience de la souffrance des êtres qui l'entourent et qui aspirent tous sans exception au bonheur mais ne peuvent y parvenir par ignorance.

A l'origine, le bouddhisme paraît très strict, engageant chacun à réfléchir sur son destin selon une démarche personnelle. Il y a donc une hiérarchie mais dans l'atteinte de l'Éveil, que les maîtres spirituels nous aident à gravir : "*je vous ai montré le chemin, c'est à vous de le parcourir*". Le bouddhisme est centré sur l'acceptation d'un monde de souffrances et sur son dépassement par sa seule spiritualité, à l'inverse de l'Homme européen qui tente d'aménager son milieu et nomme ces transformations *développement*. En effet, l'acceptation de la vieillesse, de la maladie et de la mort est radicalement opposée à la tradition européenne⁹⁷. De plus, la tradition de Bouddha en affirmant que la souffrance provient du désir⁹⁸, s'éloigne du matérialisme occidental et du plaisir culturalisé, c'est-à-dire à la consommation⁹⁹.

Sources principales :

- Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, 352 p.
- Matthieu Ricard, Olivier et Danielle Föllmi, *Himalaya Boudhique*, Ed. de La Martinière, 423 p.
- Fabrice Midal, *les Mythes et dieux tibétains*, Paris, Seuil, 2000, 169 p.

Mots clés : valeurs et code moral – religion – philosophie et sagesse - culture et traditions – administration – droit et justice – découverte et conquêtes - structures sociétales

⁹⁶ Le vœu du bodhisattva: "*puissé-je atteindre la connaissance afin d'être capable d'aider tous les êtres à se libérer des causes de la souffrance.*"

⁹⁷ Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 236.

⁹⁸ Car les désirs ne peuvent jamais être satisfaits que momentanément et ont pour origine la conviction d'une existence personnelle, du moi et donc qu'il faut se libérer du karma afin d'atteindre le nirvana. La seule action utile porte sur soi-même et vise à dissoudre le moi. *Ibid.* p. 236.

⁹⁹ Eloignement du matérialisme dans un contexte où l'individu est dépassé par l'univers. En anéantissant le moi et l'image narcissique, elle refuse les objets dans lesquels l'homme occidental se retrouve. *Ibid.* p. 237

L'Islam, ou la centralité du juriste

En un siècle, galvanisées par la prédication du Prophète Muhammad, les armées musulmanes s'emparent d'un immense territoire, de l'Espagne à la Perse, y imprégnant une nouvelle religion, l'Islam, sur laquelle va s'appuyer le droit islamique (la Charia).

Le terme *islam* provient du verbe *aslama* qui signifie « *s'en remettre, s'abandonner* ». Ainsi, le *Musulman* est celui qui « *se soumet à la volonté de Dieu* ». Si pour l'essentiel l'islam reprend des valeurs de ses ancêtres monothéistes¹⁰⁰ que sont le christianisme et le judaïsme, la révélation apporte en revanche deux originalités. En effet, Muhammad est présenté comme le dernier des prophètes bibliques, le « *sceau de la prophétie* »¹⁰¹. De plus dans l'islam « orthodoxe » il n'y a pas d'intermédiaire (clergés) entre le fidèle et Dieu. Cette religion à vocation universelle est basée sur cinq principes fondamentaux : témoigner que nul autre que Dieu ne peut être adoré et que Muhammad est son prophète ; effectuer les cinq prières journalières, jeûner pendant le mois lunaire de Ramadan, payer la Zakatt (aumône), et effectuer le *Hajj* (le pèlerinage à la Mecque).

L'islam fonde sa légitimité sur des textes sacrés, l'histoire des doctrines détermine donc largement l'histoire de cette religion. Elle n'est pas monolithique et ne l'a jamais été, car il existe de nombreuses doctrines. Cette pluralité est d'abord historique comme s'accorde à le dire Pierre Lory, qui distingue à juste titre trois types d'islam. Il y a tout d'abord l'islam des origines, c'est-à-dire celui du prophète. Ensuite, il ya l'islam des clercs, professionnels et gestionnaires du religieux. Enfin celui des non-clercs, c'est-à-dire des historiens, des poètes ou des philosophes¹⁰², qui par leurs travaux herméneutiques ont œuvré à faire de l'islam une culture et une civilisation parmi les plus remarquables de l'histoire de l'humanité¹⁰³. Rajoutons sa dimension plurielle est aussi de nature géographique, car on ne peut parler au singulier d'une croyance qui s'étend de la Mer du Sud à la Méditerranée. Il y a donc « *autant d'islams que de cultures musulmanes* »¹⁰⁴.

A l'origine, l'islam apparaît en 610, lorsque Muhammad ibn Abd Allah¹⁰⁵, respectable caravanier de La Mecque, reçoit les premières révélations de l'ange Gabriel au mont Hira. Ainsi Dieu ordonne à son nouveau prophète de prêcher sa religion enfin finale et parfaite. Muhammad commence par convertir ses proches¹⁰⁶, puis prêchera publiquement vers 612. Or l'Arabie d'avant l'islam est une région polythéiste et idolâtre, et s'il parvint à convertir un petit nombre, la majeure partie des citoyens restèrent hostiles à cette religion monothéiste qui remettait en cause le culte traditionnel à leurs divinités et l'ordre tribal lui-même. Cependant, cette religion aux aspirations égalitaires, puisque le Prophète s'adresse surtout aux classes défavorisées aspirant à une meilleure vie, n'est pas sans déplaire aux élites. En effet, la classe dirigeante se sentant menacée sur les plans religieux, économique et politique¹⁰⁷, va réagir,

¹⁰⁰ Un seul Dieu, tout-puissant, créateur, un Jugement dernier.

¹⁰¹ Dieu l'a choisi pour transmettre aux hommes la religion finale, parfaite.

¹⁰² Nombre d'entre-eux ont été également théologien, juges, exégètes. Cependant issus presque toujours des peuples conquis, ils ont été les représentants d'un islam ouvert en quête de connaissance.

¹⁰³ Particulièrement entre le IX^{ème} et le X^{ème} siècles, sous le califat abbasside de Bagdad.

¹⁰⁴ In Mohammad Ali Amir-Moezzi et Pierre Lory, *Petite histoire de l'islam*, Libro, 2007.

¹⁰⁵ Qui sera francisé en Mahomet.

¹⁰⁶ Muhammad fait part de ses visions à sa femme Khadija puis son fils adoptif Zayd, Abu Bakr, Ali et Uthman.

¹⁰⁷ En prêchant contre le pèlerinage idolâtre de la Kaaba (un sanctuaire où étaient vénérées les divinités arabes, que l'islam reprendra à son compte), le Prophète met en cause une importante source de revenus.

contraignant Muhammad et les siens à quitter La Mecque en 622. Il se réfugie dans la ville voisine de Yathrib, rebaptisée Médine (*Madinat al Nabi: ville du Prophète*). Cet événement, sera baptisé l'hégire (*hijra*), et marque le début de l'ère musulmane et de son calendrier lunaire. Rapidement, le Prophète fait figure non seulement de chef religieux, mais aussi de dirigeant temporel de sa communauté. Muhammad est un grand guerrier et un habile diplomate, c'est pourquoi après de nombreuses batailles et de subtiles négociations, il amena les Mecquois à se convertir en 630, et à se soumettre à son pouvoir. Puis il unifia la quasi totalité des régions d'Arabie pour la première fois de l'histoire.

En 632 Muhammad meurt sans avoir laissé de directives sur sa succession tant politique que spirituelle. Une rivalité se déclare entre le parti des Mecquois Abû Bakûmar¹⁰⁸, représentant des bénéficiaires du nouveau pouvoir, et le parti des clans insatisfaits, opposants pour des raisons variées, regroupés derrière Ali¹⁰⁹. Il appartient au génie des califes¹¹⁰ de maintenir l'unité de la communauté islamique naissante en la lançant dans de grandes conquêtes¹¹¹. Ceci canalisa les dissensions internes jusqu'au califat du quatrième calife Ali. La guerre civile portait sur le partage des richesses opposant cette fois-ci les partisans d'Alî, aux partisans de la famille Qurayshite des Omeyyades représentant les intérêts de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Suite à la bataille de Siffin en 655, les Omeyyades proclamèrent leur califat à Damas en 680¹¹²; Ali militairement très affaibli, mourut assassiné un an après. De ces événements décisifs date la constitution, à l'intérieur de l'islam de courants rivaux.

Il s'est constitué aux origines de l'islam un noyau de croyances communes à tous les musulmans. L'essentiel en est : la foi dans l'unicité et l'unité de Dieu, dans la mission des prophètes dont Muhammad est le dernier, dans les livres sacrés dont le coran est le plus parfait, dans la résurrection des morts et la rétribution de tous les humains¹¹³. Au-delà de ce noyau, de nombreux articles de foi peuvent varier¹¹⁴. L'islam se divise en trois principales branches qui elles-mêmes se subdivisent au grés des affrontements dogmatiques et politiques. Le courant majoritaire est le sunnisme (de l'arabe *sunna*, tradition) réunissant de 80% à 85% des musulmans, qui estiment qu'en l'absence du prophète, son remplaçant (le calife) doit être désignée par l'*Umma* comme le plus sage d'entre les musulmans¹¹⁵. Le courant chiite (de *chiâ Ali*, le parti d'Ali) minoritaire, n'admettent pas que le rôle de calife puisse être tenu par une personne qui ne soit pas de la descendance du Prophète. Il existe également un troisième courant extrêmement minoritaire, les kharidjites. Après avoir suivi Ali ils créeront leur propre mouvement¹¹⁶. Ainsi la mort du prophète et la bataille de Siffin introduisent des questions

¹⁰⁸ Beau-père de Muhammad par sa dernière femme.

¹⁰⁹ Ali est le cousin du prophète dont il a par ailleurs épousé la fille Fâtima. Il lui donnera ses seuls descendants Hasan et Husayn.

¹¹⁰ Les successeurs du Prophète.

¹¹¹ Ils annexèrent en quelques années la syrie (636), la Mésopotamie (637), et l'Egypte (642). L'expansion musulmane se poursuivit sous le troisième calife, Utman (644-656), avec notamment l'annexion de l'Iran.

¹¹² Le règne des Omeyyades dura jusqu'en 750, date à laquelle les insurgés Abassides instaurèrent une nouvelle dynastie qui s'installa bientôt dans une nouvelle capitale, Bagdad. Les Abbassides prirent fait et cause pour l'islam sunnite, mais leur règne manifesta un certain respect pour la pluralité religieuse. On le considère souvent comme le début de l'âge d'or de la civilisation musulmane classique.

¹¹³ Toute personne professant cette foi est considérée comme musulmane de plein droit.

¹¹⁴ Les chiites professant l'autorité spirituelle des Imams, idée que les sunnites rejettent comme une innovation (*bid'a*) ; mais les sunnites considèrent les chiites comme musulmans de plein droit.

¹¹⁵ Le sunnisme n'est pas l'islam « orthodoxe ». Cette référence à l'orthodoxie est une prise de position théologique rejetant les autres communautés musulmanes dans un statut d'hétérodoxie.

¹¹⁶ Lors de la bataille de Siffin, Ali, défié par les Omeyyades, choisit alors de recourir à un arbitrage humain au lieu de se soumettre à la volonté d'Allah. Refusant cette décision, les kharidjites formeront la

cruciales, telles que « *qui a la légitimité de guider la communauté comme successeur du prophète ?* » et « *qu'elle est l'étendue des compétences religieuses nécessaires ?* ». Le mouvement chiite se constitua en opposition au pouvoir des califes omeyyades victorieux au nom de la légitimité politique et religieuse revenant exclusivement aux Imams. Les Kharidjites, eux adoptèrent un position plus radicale : nul ne peut se dire musulman si ses actes contredisent la foi et la morale de l'islam¹¹⁷.

Dans l'année 634, la jeune communauté musulmane s'est investie dans les conquêtes hors de l'Arabie. Bien vite, se posa le problème d'administrer ce vaste empire, et de créer des cadres politiques¹¹⁸. C'est pourquoi des hommes se sont consacrés à l'étude des fondements les plus sacrés pour en faire les bases du droit religieux et d'une théologie cohérente. Le principal travail se fit sur le Coran¹¹⁹, qui devient en l'absence du Prophète, l'axe structurant de la pensée musulmane. Pour résumer, le Coran contient un grand nombre d'exhortation à n'adorer que Allah, parfaitement Un, et exhorte à suivre les enseignements du prophète Muhammad qui vient ramener le monothéisme originel¹²⁰. De ce fait les religions antérieures sont abrogées par sa prédication¹²¹. Le texte insiste ensuite sur le fait que tous les hommes seront ressuscités après la fin de ce monde, et à leur mort les croyants seront récompensés par le Paradis, les autres brûleront dans les flammes de l'Enfer. Cependant, il est essentiel de stipuler que le Coran contient de nombreux conseils moraux, ainsi que des dispositions de type juridique. S'est ensuite posée la question de l'interprétation d'un texte dont le locuteur est Dieu¹²², la langue et les concepts utilisés sont anciens, et dont le contexte est absent. La pensée s'est donc construite au fil des exégèses, du Moyen-Âge à nos jours.

En islam sunnite, l'idée prévaut qu'Allah est inconnaissable, qu'on ne peut aucunement spéculer sur sa nature ou ses buts mais simplement recevoir ce qu'Il révèle de lui à l'Homme. Ce qu'Il demande aux Hommes, ce n'est pas d'être compris, mais adoré et obéi. Ainsi en découle un code social appuyé sur deux notions fondamentales : le culte dû à Allah et le respect des normes sociales voulues par Lui. Par voie de conséquence, le personnage central de la vie religieuse est le juriste. Ainsi les Ulémas (« *homme de religion* ») sont souvent des savants spécialisés dans le droit : *le fiqh*¹²³. La théorie générale dite des fondements du droit constitue la démarche la plus originale et la plus représentative de la pensée musulmane traditionnelle. Le Coran est la première référence. Les hadiths, textes de base de la *sunna* (tradition) du prophète, constituent la seconde source (pour les sunnites), car le prophète est infaillible pour toute question touchant la religion. A cela s'ajoute un type de raisonnement s'appuyant sur ces deux premières sources scripturaires : le raisonnement par analogie ; et

troisième branche de l'islam.

¹¹⁷ Un homme se disant musulman qui commet un acte d'injustice et d'impiété est pire qu'un menteur ou un imposteur : c'est un apostat, un mécréant et la guerre du *jihâd* peut être portée contre lui.

¹¹⁸ Avec les conquêtes, apparaît la nécessité d'un modèle pénale et administratif, ne serait ce que pour l'impôt. Ainsi les califes nommèrent des juges dans chaque région, commença alors l'élaboration et l'unification du droit qui s'étalèrent sur trois siècles.

¹¹⁹ Le coran se présente comme l'ensemble des révélations livrées par le prophète entre 610 et 632. Les divers fragments sont regroupés en 14 sourates et 6 226 versets, que le calife Utman réunit en un exemplaire qui ferait foi. Tel est du moins la version sunnite courante. Car les chiites disent que le texte fut amputé des parties légitimant la lignée du prophète et le rôle de Ali.

¹²⁰ Il est le dernier prophète et le seau de la prophétie (coran 33, v. 40).

¹²¹ Juridiquement chrétiens et juifs peuvent continuer à pratiquer, mais religieusement leur mission est achevée.

¹²² La question, liée au droit, est de savoir qui est concerné par telle ou telle injonction et quand.

¹²³ Le droit musulman n'est pas achevé et applicable depuis les premiers temps de l'islam.

enfin le consensus de la communauté (*ijmâ'*)¹²⁴.

L'islam est devenu avant tout une obéissance à des lois concrètes (prières, restrictions alimentaires), et la place accordée à la raison est secondaire dans le sens où c'est la révélation coranique qui vient éclairer la raison, non l'inverse. Si le lecteur ne comprend pas certaines affirmations cela ne vient pas de l'incohérence du texte révélé mais de l'incapacité de la raison humaine à embrasser sa propre condition¹²⁵. De cette façon, le croyant sunnite accepte avec confiance les prescriptions morales, ainsi que le destin concret qui lui est personnellement assigné.

Sources principales :

- Mohammad Ali Amir-Moezzi et Pierre Lory, *Petite histoire de l'islam*, Librio, 2007.
- Sabrina Mervin, *Histoire de l'islam, fondements et doctrines*, Éd. Flammarion, Paris, 2010.
- Antoine Sfeir, *Brève histoire de l'islam à l'usage de tous*, Bayard, 2007.

Mots clés : valeurs et code moral – religion – philosophie et sagesse - culture et traditions – droit et justice – découverte et conquêtes – altérité - universalité

¹²⁴ Cela signifie que quand l'ensemble de la communauté accepte une interprétation elle est reconnue conforme à la volonté divine, car la communauté ne s'accorderait pas sur une erreur.

¹²⁵ Dieu accomplit tout ce qu'Il souhaite, et un hadith l'exemplifie : « *Si Dieu voulait punir des anges (en Enfer), Il serait en droit de le faire.* ». Cela ne signifie pas que le comportement divin est injuste mais que sa sagesse dépasse tout ce que les hommes peuvent concevoir. In Mohammad Ali Amir-Moezzi et Pierre Lory, *Petite histoire de l'islam*, Librio, 2007, p. 43.

**Exemples des soubassements éthiques et politiques
des grandes idéologies**

Le Confucius, l'éducateur de *l'homme de bien*

Premier maître itinérant de la tradition chinoise, dont l'enseignement oral renouvela le sens des anciens textes, Confucius préconise le retour à la morale en appelant aux droits des faibles et aux devoirs des puissants. Sa doctrine philosophique et politique véhicule le respect des traditions, l'exigence de tolérance et l'humanisme dans la Chine du VI^{ème} siècle av. J-C.

Le philosophe Confucius¹²⁶ ou « *Maître Kong* » (551-479 av. J.-C.), développa une pensée politique et sociale connue grâce à une compilation de ses aphorismes rassemblés par ses disciples dans un recueil intitulé *Entretiens (Lunyu)*. Le Maître y discute les problèmes de son temps¹²⁷ avec ses disciples, les amenant à la réflexion et aiguisant leur esprit critique. Ainsi le philosophe définira pour longtemps le rapport d'apprentissage de la pensée lettrée par le dialogue maître-disciple. Son enseignement se veut pratique et efficace¹²⁸. Il attache une grande importance à l'étude, visant la recherche de la perfection de soi afin de réformer la société. Confucius entendait rétablir l'éthique régissant les rapports sociaux et définissant la politique. Il en trouva les fondements dans les œuvres classiques de son époque, c'est pourquoi il affirmait ne rien inventer et ne visait qu'à transmettre l'enseignement des Anciens.

Posant les bases d'une idéologie pour penser et changer le monde. Cependant, s'il est sensible à la vertu des Anciens, il est conscient des nécessaires changements¹²⁹, et prône l'évolution basée sur une sagesse ancienne réactualisée selon les situations politiques actuelles. De cette manière, à partir de lui toute philosophie est politique, et toute politique est morale, entraînant un retour constant sur soi. Le Maître croit donc en la puissance de l'esprit, puisque le politique trouve son fondement dans la morale. Le comportement du souverain doit servir d'exemple et de modèle à la société, car c'est par sa conduite d'homme vertueux qu'il mènera à terme la transformation bénéfique des « *hommes de peu* » (*xiaoren*). Il doit donc être éduqué lui-même, par l'étude et la pratique de bonne gouvernance, pour remplir ce rôle d'éducateur en cultivant les vertus cardinales que sont l'altruisme, l'humanité et le respect d'autrui : « *Si un homme sait se gouverner lui-même, quelle difficulté aura-t-il à gouverner l'État? Mais celui qui ne sait pas se gouverner lui-même, comment pourra-t-il gouverner les autres?* ». En effet, l'Empereur, qui gouverne grâce à un mandat reçu du Ciel, doit être un homme de haute valeur morale, c'est-à-dire un *junzi*¹³⁰, tendant vers le souverain Bien, vers le *Ren*. Cette notion est à la base de l'éthique confucianiste, et elle pourrait se traduire par le bien que l'on peut faire à autrui¹³¹.

¹²⁶ De son vrai nom Kongfuzi, il est connu en Occident sous le nom latinisé de Confucius.

¹²⁷ Au VI^{ème} siècle av. J-C, la Chine était divisée en royaumes indépendants et belliqueux. L'ancienne dynastie des [Zhou](#) avait perdu le rôle unificateur et pacificateur que lui conférait le [mandat du Ciel](#).

¹²⁸ Son enseignement, bien que principalement orienté vers la formation de futurs hommes de pouvoir, était ouvert à tous, pas seulement aux fils de princes. On peut faire remonter à cette impulsion de départ la longue tradition des examens impériaux (choisis alors sur la base de leur savoir et non de leur rang) chargés de pourvoir l'État en fonctionnaires intègres et cultivés.

¹²⁹ Pour Confucius il n'y a pas de critères absolus, de divines lois définitives. « *Le bon maître est celui qui, tout en répétant l'ancien, est capable du trouver du nouveau* » (Entretiens, II, 11). In Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 82, p.108.

¹³⁰ Chez Confucius, le sens de la notion de *Junzi* est modifié. Ainsi, si avant lui elle signifiait une noblesse de sang, elle indique ici une noblesse du cœur.

¹³¹ « *Ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse, ne l'inflige pas aux autres* » (XV, 23) et « *puise en toi l'idée de ce que tu peux faire pour les autres- voilà qui te mettra que la voie du Ren!* » (VI, 28). Enfin à la question qu'est-ce que le Ren », le Maître répond « *C'est aimer les Hommes* » (XII, 22). Cités in Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, p. 81.

Pour Confucius, l'homme de bien se soucie de neuf choses : il s'applique à bien voir ce qu'il regarde et à bien entendre ce qu'il écoute, il a le souci de respirer la bienveillance dans son expression, la défense dans ses manières, l'honnêteté dans ses paroles, et le sérieux dans son travail ; dans le doute, il demande conseil, dans un accès de colère, il pense aux conséquences, et dans la perspective d'un profit, il garde toujours le « *souci du Juste* »¹³².

Pour que l'ordre politique règne, il est essentiel que soient mises en relief les cérémonies, car par la célébration de la tradition on établit l'ordre social. Toute la vie politique de l'Empire doit être centrée sur le respect des rites, respect qui exige que chacun soit fidèle à la fois aux règles transmises par la tradition et au comportement que lui impose son rôle dans la société. L'éthique confucianiste a extrapolé le principe du formalisme des cérémonies du culte pour l'appliquer à la régulation des comportements sociaux¹³³. Sa philosophie politique n'est pas fondée sur le juridisme mais sur le ritualisme¹³⁴ qui devient le mécanisme de régulation de la société : « *Les rites (doivent englober) toutes les institutions, tous les comportements civilisés : leur pratique est le propre de l'homme* ». Le rite (*li*) développe le sentiment de honte envers les pratiques sociales déviantes que la sanction pénale ne s'aurait remplacer, puisque le formalisme rituel extériorise la conduite¹³⁵. De plus le rite est sensé imprégner la société des vertus prônées, qui se moralise par mimétisme et assimilation. Conçue dans une Chine encore profondément marquée par le sens du sacré¹³⁶, cette société idéalisée était donc bâtie sur la morale individuelle et les pratiques rituelles.

Dans la pensée confucianiste, le concept de *devoir*, dont l'expression *yi* est synonyme de « *forme rituelle* », tient une place essentielle, alors que la notion de droit n'est même pas conceptualisée. C'est ainsi la charge de devoirs portée par toute relation interpersonnelle, qui crée la tension par laquelle les deux acteurs en relation sont rendus fortement solidaires¹³⁷. En mettant l'accent sur les devoirs, Confucius révèle une considération hiérarchisée de la société, noyant l'individualité au profit de l'ordre global. En effet, ce qui fait la dignité de l'homme, n'est pas sa personnalité individuelle, mais sa nature d'être social. C'est donc là une conception holistique où la société donne son sens à l'individu. Dans cette société essentiellement hiérarchique, chacun doit reconnaître les différences, accepter les inégalités et se tenir à la place fixée par sa condition, sans chercher à en sortir. La morale qui en découle, s'intéressant non pas au statut des âmes mais à la répartition des rôles dans la société, est rebelle à toute idée d'égalitarisme. Au contraire, là où l'Occident parle d'égalité des droits, elle affirme la réciprocité des devoirs. De là découle un modèle idéalisé de structuration sociale sur le modèle de la cellule familiale traditionnelle¹³⁸.

¹³² *Entretiens* (XVI, 10), cités in Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *op. cit.*, p. 82.

¹³³ Le ritualisme est ainsi l'art d'exploiter le rituel à des fins non plus religieuses, mais sociales.

¹³⁴ Les rites sont par conséquent un mécanisme d'astreinte à la vertu, opposé à celui des sanctions pénales.

¹³⁵ Le ritualisme attache aux devoirs de chacun tant de signes extérieurs que celui qui manque à ses devoirs affiche immédiatement son inconduite devant tout le monde. Les signes extérieurs de la bonne conduite sont considérés comme indissociables de la bonne conduite elle-même, induisant un mécanisme de sanction collective basée sur la honte, et la perte de l'honneur.

¹³⁶ Dans la pensée traditionnelle chinoise, l'art du bon gouvernement était lié étroitement à l'harmonie cosmique.

¹³⁷ Il y a dix devoirs pour mériter l'appellation de *renyi*: la bienveillance affectueuse du père, la piété filiale du fils, la bonté de l'aîné, la soumission du cadet, la droiture de l'époux, l'obéissance de l'épouse, la mansuétude de ceux qui ont l'autorité de l'âge, l'obligeance des jeunes, l'humanité du prince, la loyauté du sujet.

¹³⁸ Le modèle par excellence de l'intégration communautaire est la famille, dont tous les membres reconnaissent spontanément le bien-fondé des inégalités marquant les rapports qu'ils ont entre eux, parce que ces inégalités sont compensées par le sentiment naturel des devoirs. Cinq relations fondamentales (*wulun*) sont ainsi distinguées, à l'image desquelles se déterminent toutes les autres : celles qui s'établissent entre le père et le fils,

Tel est l'esprit de ce que Léon Vandermeersch appelle le communautarisme chinois, qui transfère dans tous les rapports sociaux les devoirs réciproques. La société communautariste est une société très compacte, où les relations sont étroites et tendues par le sens du devoir, lui-même exacerbé par la pression sociale (le sentiment de honte). En conséquence, si l'avantage majeur du communautarisme est de développer les solidarités, il risque néanmoins d'étouffer les individualités. Le cloisonnement de chaque acteur et institution dans son rôle entraîne une forte aspiration au non-interventionisme de l'État. Elle vise en fait un idéal de non-agir (*wuwei*). Léon Vandermeersch a montré que cet idéal de non-agir a marqué les institutions chinoises d'un esprit qui trahit une conception fortement réductionniste de l'État, tendant à restreindre le plus possible les interventions des pouvoirs publics dans la vie sociale. La philosophie politique confucianiste a toujours fait de l'appareil d'État un appareil conçu pour affecter le moins possible la vie sociale, pour fonctionner à part de la société, quoiqu'en y puisant bien évidemment ses ressources. Le confucianisme, toujours pour cette même raison qu'il a de l'État une conception très réductionniste, a toujours porté une attention extrême au contrôle de l'administration¹³⁹.

Souvent assimilée à une religion¹⁴⁰, le confucianisme est donc plus une morale¹⁴¹. En effet, Confucius n'est ni un dieu, ni un prophète, mais un homme se voulant éducateur. Ce théoricien de l'éthique sociale propose une morale appliquée à la science politique qui se confond avec la science de la nature. La stabilité politique et sociale constituait la principale préoccupation de [Confucius](#), qui était conscient du rôle complémentaire des princes – détenteurs du pouvoir – et des intellectuels – détenteurs du savoir. Sa théorie de la gouvernance¹⁴² s'est développée pendant plus de deux millénaires résistant aux invasions, aux bouleversements militaires, aux changements politique et aux préférences religieuses de certains empereurs et resta dominante tant dans les institutions que dans les pratiques sociales jusqu'au début du XX^{ème} siècle¹⁴³.

Sources principales :

entre le prince et le sujet, entre l'époux et l'épouse, entre l'aîné et le cadet, entre collègues et amis. Ainsi pour Confucius, la société est un ensemble de subordinations structurelles à l'image de la Nature. Les lois de l'organisation et de la morale sociales sont interprétées d'ailleurs comme des lois naturelles, les mêmes que celles qui régissent l'organisation du cosmos et règlent les rapports du *yin* et du *yang*, du Ciel et de la Terre, etc.

¹³⁹ Afin d'assurer la légitimité et l'autorité de l'État, les féodaux s'appuyaient, sur une classe de fonctionnaires lettrés : administrateurs, législateurs, magistrats, trésoriers... Or, tout en constituant la cheville ouvrière de l'État, ces intellectuels étaient exclus des privilèges héréditaires (fiefs, honneurs). De plus très attachés et dépendants des hommes puissants qu'ils servaient, ils étaient peu enclins aux innovations sociales et politiques.

¹⁴⁰ Dès la [dynastie Han](#) et ne fut officiellement bannie qu'au début du XX^{ème} siècle.

¹⁴¹ Morale confucianiste est entièrement débarrassée de toute finalité métaphysique, pour ne s'occuper que de l'harmonie sociale, traitée comme un reflet de l'harmonie cosmique.

¹⁴² La doctrine de Confucius est appelée confucianisme, elle donna lieu à une école des lettrés (*Rújiā*) puis à un « enseignement des lettrés » (*Rúxué*). Ce fut l'une des plus grandes écoles philosophique, morale et politique.

¹⁴³ Dès la mort de Confucius en 479 av. J.C, sa doctrine fut violemment critiquée aussi bien par les taoïstes que par les penseurs comme Mozi qui voyait en lui « un ennemi du genre humain, négligeant de former le peuple ». Quelques siècles après ses débuts, le confucianisme fut intégré à l'orthodoxie officielle sous le règne de l'Empereur Han Wudi (140-87) qui eut ainsi dans l'empire céleste le rôle de Constantin dans l'empire chrétien. Ainsi, se forma une véritable « religion » d'État dotée d'une théologie qui éleva même Confucius au niveau de fils d'un d-dieu : le Maître est canonisé, des temples sont élevés pour le célébrer mais sa doctrine perd son âme et sa vitalité. Elle se trouve alors directement concurrencée et influencée par le taoïsme et le bouddhisme et ne reprend sa vigueur que sous une nouvelle forme au XII^{ème} siècle. La postérité de Confucius, en Chine et en Extrême-Orient, ne saurait donc être sous-évaluée. In Xavier Couplet et Daniel Heuchenne, *Religions et développement*, Economica, 1998, pp. 84-83.

- Rémi Mathieu, *Confucius*, Entrelacs, 2006.
- Anne Cheng, *Entretiens de Confucius*. Paris, Le Seuil, 1985.

Mots clés : philosophie et sagesse - culture et traditions - ritualisme et cérémonie-
altruisme - valeurs et code moral – solidarité – administration

Léo Strauss, du droit naturel au bien commun, la lutte contre le relativisme

Léo Strauss étudie la dialectique destructrice de la modernité, qui a fait de la raison le moteur de l'activité humaine. Ce rationalisme détaché de la réflexion sur les valeurs, et dérivant vers une philosophie de la toute puissance du sujet, fait de la raison la source du droit¹⁴⁴. Ainsi, la crise de l'Occident est une crise du statut de la raison, qui mènera au retour de la tyrannie. Dénonçant les dérives de la modernité et des Lumières en ce qu'elles peuvent promouvoir le relativisme et le nihilisme, Strauss rappelle les fondamentaux de la philosophie politique des classiques et du droit naturel : l'Homme a des droits de par sa nature qui échappent au droit conventionnel qu'il peut édicter.

Léo Strauss est un philosophe juif allemand du XXème siècle, spécialiste de la philosophie politique. Il analyse les conceptions classiques et modernes du droit naturel dans lequel il s'oppose ouvertement aux conceptions de Max Weber sur la sociologie¹⁴⁵, ainsi qu'à la conception plus scientifique de la philosophie de Kant et Hegel¹⁴⁶.

L'idée de droit naturel par opposition au droit positif, par définition relatif et changeant, est l'existence d'une norme universelle de la justice et du droit. Le droit naturel est l'ensemble des normes prenant en considération la nature de l'Homme et sa finalité dans le monde¹⁴⁷. On parle de droit naturel car on présume qu'il serait issu de la nature humaine, et qu'ils seraient donc inhérents à chacun, indépendamment de sa position sociale, ou de sa nationalité. Ainsi, le droit naturel désigne toute recherche objective de normes de droit en fonction des seules caractéristiques propres à l'être humain, indépendamment des conceptions du droit déjà en vigueur dans les sociétés humaines.

« Rejeter le droit naturel revient à dire que tout droit est positif, autrement dit que le droit est déterminé exclusivement par les législateurs et les tribunaux des différents pays. Or il est évident qu'il est parfaitement sensé et parfois même nécessaire de parler de lois ou de décisions injustes »¹⁴⁸. Strauss entend ici qu'il est légitime de ne pas nous soumettre sans aucune critique aux lois. Par le terme « sensé », il confère une légitimité fondée sur la raison et justifiée par l'exercice critique du jugement. Et par « parfois même nécessaire », il différencie ici une démocratie d'une dictature, en redonnant sa place au citoyen dans le dialogue avec le législateur. Le philosophe poursuit son raisonnement en expliquant que tout jugement suppose une comparaison à une norme grâce à laquelle nous l'évaluons : « En passant de tels jugements, nous impliquons qu'il y a un étalon du juste et de l'injuste qui est indépendant du droit positif et lui est supérieur : un étalon grâce auquel nous sommes capables de juger le droit positif ». Pour Strauss, abandonner le droit naturel conduit au nihilisme. Quant à l'historicisme qui pourrait sembler venir à bout du concept en tendant à

¹⁴⁴ En effet, depuis Machiavel, toute la philosophie politique conduirait vers l'historicisme et le positivisme juridique, rendant ainsi impossible toute réflexion sur le droit naturel.

¹⁴⁵ Pour Strauss, les modernes ont trahi les Lumières en considérant que la subjectivité individuelle était capable d'accéder à la raison par la science, ce qui conduira au relativisme des valeurs, dont Max Weber théoriserait le fondement. La force de la philosophie politique classique était de ne pas séparer l'analyse des faits de celles des valeurs.

¹⁴⁶ L'interprétation straussienne de la philosophie prend appui sur la thèse développée par Platon. Pour Strauss, la philosophie première est l'étude des opinions (doxa) dans la Cité donc la philosophie politique.

¹⁴⁷ Selon le Petit Larousse.

¹⁴⁸ Tous les extraits de ce paragraphe sont tirés de Léo Strauss, *Droit naturel et Histoire*, Plon, 1953 et de Léo Strauss, *Nihilisme et politique*, Traduit de l'anglais par Olivier Sedeyn, Payot/ Rivages, 2001.

montrer que les droits sont relatifs à un lieu, une période et une société ; prouvant ainsi qu'il n'y a pas de droit naturel supérieur et unique pour tous. Au contraire nous dit Strauss, il existe de nombreuses notions du bien comme du mal, et c'est précisément cette pluralité de notions¹⁴⁹ qui constitue la base de la philosophie politique. Ainsi, pour Strauss, « *Il ne peut y avoir de droit naturel si la pensée humaine est incapable d'acquérir, dans un domaine limité de sujets spécifiques, une connaissance authentique et universellement valable* ». Nous pouvons parvenir à un niveau de vérité, qui est destiné à être remplacé par un niveau de vérité supérieur, nécessaire à la résolution de problèmes plus complexes¹⁵⁰. C'est le but de l'activité scientifique et de l'épistémologie : démontrer qu'une théorie vraie est fautive dès lors qu'elle peut être remplacée par une théorie dont le contenu de vérité est supérieur. Cela ne relève pourtant pas du relativisme, car pour les relativistes, toutes les vérités se valent car elles ne sont pas arbitrables. Contrairement à la pensée hégélienne, il s'agit ici de concevoir l'Homme comme libre et responsable de ses actes dans un avenir non déterminé. C'est cette liberté et l'éthique qui la conduit qui constitue l'essence du droit naturel.

La question du droit naturel est à la base de celle du bien commun, il ne s'agit pas ici de « *soumettre la liberté individuelle à un ordre moral* » mais d'entamer une réflexion générale sur la manière dont l'Homme veut développer sa condition de citoyen. Alors que le droit naturel classique distinguait peu l'Homme du citoyen, le christianisme va l'insérer dans le corps social, entraînant un débat sur les places de l'Homme en tant qu'individu et en tant que membre du corps social, venant bouleverser les conceptions du droit naturel. Sur cette question, l'occident se divise entre un courant lockien, prédominant aux Etats-Unis, qui postule que la maximisation de l'intérêt individuel ne peut qu'aboutir à la recherche du bien commun ; et un courant rousseauiste, prédominant en France, postulant au contraire que le bien commun ne peut être recherché que dans une société organisée autour du contrat social. Ces conceptions s'affrontent au travers de ce que Strauss nomme « *la crise du droit naturel moderne* ».

Dans la société moderne occidentale, chacun détient le droit d'avoir ses propres valeurs, justifié par le seul fait que se sont ses valeurs. Ceci symbolise pour Strauss, l'emprise du relativisme sur la pensée occidentale : « *le relativisme part d'un principe séduisant : celui de notre impossibilité à parvenir à une vérité absolue, qui signifierait la tyrannie* ». Or, cette tolérance obligatoire imposée par le relativisme est en fait un « *séminaire d'intolérance* »¹⁵¹. En effet, un relativisme excessif mène au nihilisme. Présenté comme un progrès au nom d'une conception des droits de la personne, ce relativisme politique, culturel et moral, représente le

¹⁴⁹ Ce monde de la pluralité de notions, correspond à la caverne de Platon : « *La caverne, c'est le monde de l'opinion opposé à celui de la connaissance. Or, l'opinion est essentiellement variable; les Hommes ne peuvent vivre, (...) ensemble, si les opinions ne sont pas stabilisées par le décret social (...) Philosopher, c'est donc s'élever du dogme collectif à une connaissance essentiellement privée (...) Tandis que chez les anciens, philosopher signifie sortir de la caverne, chez nos contemporains toute démarche philosophique appartient à un "monde historique", à une "culture", à une "civilisation", (...) en somme à ce que Platon appelait précisément la caverne. Nous appellerons cette théorie l'historicisme.* »

¹⁵⁰ « *En d'autres termes, l'homme ne peut philosopher que si, incapable de parvenir à la sagesse ou à une pleine compréhension de la totalité, il peut néanmoins savoir ce qu'il ne sait pas, c'est à dire saisir les problèmes fondamentaux et, partant, les alternatives fondamentales qui sont en principe inhérentes à la pensée humaine.* » In Léo Strauss, *Droit naturel et Histoire*, Plon, 1953, pp. 14-16.

¹⁵¹ « *Le relativisme libéral est enraciné dans la tradition de tolérance du droit naturel, ou dans l'idée que n'importe qui a le droit naturel de rechercher le bonheur tel qu'il l'entend; mais pris en lui-même, il est un séminaire d'intolérance* » in Léo Strauss, *Nihilisme et politique*, Traduit de l'anglais par Olivier Sedeyn, Payot/Rivages, 2001.

nihilisme tel que le définissait Nietzsche¹⁵², c'est-à-dire l'abandon de la confrontation au réel, avec ses troubles et ses interrogations, pour la fuite dans un monde fictif organisé et uniformisé, qui en supprimant le doute et en justifiant tout, a enlevé tout sens également.

Strauss traite de cette question dans le chapitre III du « *Droit Naturel Historique* ». Le bien commun est une source fondatrice de la légitimité des décisions. Strauss distingue clairement légalité et légitimité, car rien ne garantit que les lois soient justes. Ainsi, la légalité n'est légitime que si elle sert le bien commun. Mais le bien commun ne peut être conventionnel, or les lois le sont par nature¹⁵³. Elles ne sont donc qu'une interprétation par le politique de ce qui est juste. Pour le philosophe, le politique est guidé par une conscience du tout, pourtant par nature inaccessible, puisque nous ne pouvons en avoir qu'une vision parcellaire provenant d'une opinion fondée sur nos perceptions, c'est-à-dire des « *appréhensions inadéquates de l'appréhension fondamentale du tout* ». Ainsi, à la manière de Socrate, la philosophie politique pose des questions afin de dépasser la dimension de l'opinion et atteindre celle de la connaissance¹⁵⁴. La politique est la recherche du compromis entre le droit naturel, expression du bien commun mais par nature inaccessible, et les exigences contingentes de la vie de la cité : « *La vie civile est en son essence un compromis entre la sagesse et la folie, c'est-à-dire entre le droit naturel tel qu'il apparaît à la raison ou à l'entendement et le droit fondé sur l'opinion seule. La vie civile requiert l'amendement du droit naturel par le droit simplement conventionnel. Le droit naturel ferait l'effet d'une bombe incendiaire dans la vie civile* »¹⁵⁵.

Le bien politique est ainsi « *ce qui supprime beaucoup de maux sans choquer trop de préjugés* ». La question du bien commun doit rester une réflexion constante afin de ne pas entrer dans l'excès de sagesse du philosophe qui n'agit pas, et la folie du positivisme raisonné appuyé par la toute puissance de la technique et de la science.

L'œuvre de Strauss vise à refonder le rationalisme dans la philosophie politique en rappelant le lien qui doit unir la loi et le sens, lien que la modernité a rompu. La crise de notre temps est une crise de la philosophie politique, car c'est la définition moderne de la raison qui est en cause, par la foi dans la raison elle-même.

Sources principales :

- Corinne Pelluchon, *Léo Strauss une autre raison, d'autres lumières: Essai sur la crise de la rationalité contemporaine*, archives de sciences sociales des religions, 2006
- Léo Strauss, *Droit naturel et Histoire*, Plon, 1953

¹⁵² « *Ma conclusion, écrivait Nietzsche, est que: l'homme effectif représente une valeur de beaucoup supérieure à celle de l'homme « désirable » selon un quelconque idéal,...que toutes les désirabilités eu égard à l'homme ont été des chimères absurdes et dangereuses par lesquelles une espèce particulière d'homme a voulu imposer comme loi à l'humanité ses propres conditions de conservation et de croissance; que toute « désidérabilité » (...) parvenue à la souveraineté a rabaisé jusqu'ici la valeur de l'homme, sa force, sa certitude de l'avenir » cité in Claude Rochet, *Gouverner par le bien commun. Un précis d'incorrection politique à l'usage des jeunes générations*, Éd. François-Xavier de Guibert, 2001, Collection " Combats pour la liberté de l'esprit ".*

¹⁵³ Aussi « *déterminer ce qui est juste dans chaque cas, tel est le rôle de l'art et de l'habileté du politique, comparables à l'art du médecin qui prescrit dans chaque cas ce qui est bon pour la santé du corps humain* » In Léo Strauss, *Droit naturel et histoire*, Paris, Flammarion, 1986. Edition poche, Paris, Flammarion, 2008, collection Champs Essais, p. 100.

¹⁵⁴ In Daniel Tanguay, *Léo Strauss. Une biographie intellectuelle*, Paris, Grasset, coll. « Le collègue de philosophie », 2003.

¹⁵⁵ Léo Strauss, *Droit naturel et histoire*, Paris, Flammarion, 1986. Edition poche, Paris, Flammarion, 2008, collection Champs Essais, p. 141.

Mots clés: modernité - droit et justice – universalité – rationalité - valeurs et code moral

Le principe de dégradation dans une philosophie du dépassement : Karl Marx et l'autodestruction du capitalisme

Le raisonnement marxiste, apparu au XIX^{ème} siècle, traduit une évolution de la réflexion vers un enracinement dans la réalité sociale. Ainsi, pour Marx et Engels « *l'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux* »¹⁵⁶. Selon Marx, tous les phénomènes sociaux sont déterminés par le mode de production. De cette façon, ce ne sont pas les idées qui gouvernent le monde, mais ce qu'il appelle les *superstructures*, conditionnées par le rapport des forces sociales. Le *communisme*, état de société sans classes et sans État, reposant sur la collectivisation des moyens de production, propose une alternative à ce système. L'idéologie communiste a cependant connu des divisions dans l'aspect opérationnel de sa mise en œuvre, donnant naissance à l'anarchisme et au marxisme¹⁵⁷, lors de sa première scission au sein de l'Association internationale des travailleurs.

Karl Heinrich Marx théoricien du socialisme et du communisme¹⁵⁸, est connu pour sa conception matérialiste de l'Histoire¹⁵⁹, sa description des rouages du capitalisme, ainsi que pour son activité révolutionnaire au sein d'organisations ouvrières européennes. Ceci le conduira en 1847 à rejoindre, en compagnie d'Engels, la Ligue des Communistes¹⁶⁰. Cette même année ils rédigeront un de leurs ouvrages les plus célèbres, le *Manifeste de la Ligue*¹⁶¹ qui paraîtra en 1848. Et ce n'est qu'en 1859, que Marx publiera la *Contribution à la critique de l'économie politique*, partie essentielle du *Capital*¹⁶².

Vers 1845, Marx et Engels vont accorder une importance majeure aux phénomènes économiques au travers de la critique de la religion qui « *propose aux Hommes un idéal abstrait et inaccessible* », puis de la philosophie comme « *version laïcisée de la religion* », et enfin de la philosophie hégélienne qui présente l'État « *comme une incarnation de l'esprit* »¹⁶³. L'analyse menée par les auteurs les conduit à la critique de l'État bourgeois, et d'une société dont le rapport de force entre classes sociales conduit au rationalisme. Apparaît ici l'importance de l'analyse du système économique sur lequel l'Homme s'appuie afin d'organiser sa subsistance¹⁶⁴. C'est à partir de cette réflexion que Marx établira la primauté d'un matérialisme prenant racine dans la vie économique¹⁶⁵.

¹⁵⁶ Marx Karl, Engel Friedrich, *Thèses sur Feuerbach*, VI, 1845.

¹⁵⁷ Au lendemain de la répression de la Commune de Paris en 1871, c'est la scission entre marxistes et anarchistes concernant l'abolition de la propriété individuelle : les marxistes estiment nécessaire une période de transition avec collectivisation des propriétés, alors que les anarchistes prônent une abolition directe de la propriété.

¹⁵⁸ Notons également qu'il eu une grande influence dans le domaine de la sociologie.

¹⁵⁹ Il reproche l'idéalisme de Hegel « *hegel défigure la dialectique par le mysticisme* », et y substituera une conception matérialiste.

¹⁶⁰ Un groupe politique clandestin.

¹⁶¹ Connu sous le nom de *Manifeste du Parti communiste*.

¹⁶² En 1867 Marx publie enfin, après plus de 20 ans de travail, la première partie de son ouvrage *Le Capital*. Il continue son travail pour achever les deux tomes suivants, mais il ne laissera que des brouillons inachevés. En 1867, Marx publiera le premier tome du *Capital*, auquel il travaille ensuite avec Engels.

¹⁶³ René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire*, Ed. LLL Les Liens qui Libèrent, 2010, p. 453.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 453-455.

¹⁶⁵ Surencherissant sur le matérialisme abstrait que Feuerbach opposait à l'idéalisme hégélien.

La théorie marxiste met à jour un système où les modes de production sont des infrastructures déterminant des superstructures, ces superstructures se traduisent au travers des institutions, ou des productions intellectuelles et mentales que Marx appelle « *idéologies* ». A la base de ce schéma se trouvent les forces productives qui sont amenées à évoluer avec le progrès scientifique et technique, elles ne sont donc pas figées au contraire des superstructures chargées de maintenir le système initial. Il y a donc là une contradiction qui ne peut trouver sa résolution que dans la révolution, sensée transformer le « *rapport de production* », ainsi que la « *domination de classe* ». En effet, une confrontation entre bourgeois et prolétaires est obligatoire dans la mesure où la nature du système condamne le prolétariat à l'aliénation et à l'exploitation. Ainsi, l'économie marxiste est avant tout une critique d'un capitalisme voué à disparaître puisqu'il incarne une contradiction fondamentale ainsi que l'exploitation de l'homme par l'homme. Le capitalisme est aliénant, car il prive le travail de sa dimension créatrice. Ainsi, il dépossède l'Homme de la chose créée, de son travail, et prive le travail de l'humanisation que l'Homme y projette.

L'État ne peut libérer le prolétariat de sa condition, car il est « *l'instrument de la domination de la classe bourgeoise* »¹⁶⁶. Pourtant le rapport de force est amené à se modifier en faveur du prolétariat, et Marx prophétise qu'une crise plus importante que les autres entraînera le système vers sa chute. Ce dénouement est pour lui, inévitable, et peut être accéléré par la lutte des classes¹⁶⁷. Cependant comme nous l'avons dit précédemment, ce dénouement ne se traduit pas par un renversement du rapport de domination dans lequel l'ancien opprimé devient l'oppresser, mais sur le « *dépassement de la contradiction par la synthèse que constitue la société collectiviste sans classe* »¹⁶⁸. Cette mutation se passera en deux temps. Tout d'abord une phase de transition partant des 10 points du Manifeste communiste, où la société reste sous la direction de l'État qui devient l'instrument du prolétariat : le « *socialisme* »¹⁶⁹. L'État disparaît ensuite progressivement au profit de la société communiste. Dans la théorie marxiste, le communisme est l'aboutissement de l'évolution des sociétés humaines partant de l'esclavagisme, passant par le féodalisme, puis le capitalisme, pour aboutir au socialisme et enfin au communisme, incarnation d'une société démocratique et égalitaire, caractérisée par la propriété collective des moyens de production et l'assouvissement des besoins de chacun.

Notons que comme dans tout système idéaliste, il existe de nombreuses difficultés théoriques comme pratiques à l'instauration du communisme marxiste, tel que la définition des « *besoins* » vers lesquels orienter l'appareil de production, les priorités individuelles divergeant de l'intérêt du groupe. De plus, la planification partant du présupposé que son organisation rationnelle permettra d'atteindre un niveau de production suffisant à la satisfaction des besoins. Ainsi, Marx n'approfondit que très peu l'analyse de sa société nouvelle, cependant, selon la lecture de René Passet, le principe central de sa théorie ne tient pas du « *retournement de domination* » mais bien d'un dépassement des contradictions du capitalisme : « *au delà de l'empire de la nécessité commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté* »¹⁷⁰.

¹⁶⁶ René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire*, Ed. LLL Les Liens qui Libèrent, 2010, p. 455.

¹⁶⁷ Concept déjà apparu en France, sous la plume de certains historiens comme Augustin Thierry, François Guizot, August Mignet ou Adolphe Thiers.

¹⁶⁸ René Passet, *Op. cit.*, p. 455.

¹⁶⁹ Marx parle ici de « *dictature du prolétariat* ». Il s'agit d'assurer à l'ensemble de la population l'exercice effectif des libertés que le capitalisme réserve à quelques-uns. Pendant cette période la répartition s'effectuera selon le mérite. In René Passet, *Op. cit.*

¹⁷⁰ Marx Karl, *fragment pour le Capital*, Pléiade, t. II, p. 1488.

Sources principales :

- Karl Marx, Friedrich Engels, Manifeste du parti communiste, Éd. Le livre de poche, classiques de la philosophie, 1973, 158 p.
- René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire*, Ed. LLL Les Liens qui Libèrent, 2010, 950 p.

Mots clés: modernité – capitalisme – philosophie et sagesse - structures sociétales - universalité

Max Weber et l'éthique protestante

Après une série de travaux consacrés à l'Antiquité et au Moyen Âge, ainsi qu'à l'état économique et social de l'Allemagne wilhelminienne, Max Weber entame, à partir de 1904, des recherches sur la sociologie des religions qu'il poursuivra jusqu'en 1920. Sous l'impulsion de l'ouvrage *Der moderne Kapitalismus* (1902) de Werner Sombart et du débat qui s'installe, autour des contributions de E. Gothein, W. Wittich et G. Jellinek, sur les rapports existant entre le capitalisme et le protestantisme, il publie un article dans les tomes XX et XXI de la revue *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*¹⁷¹ (1904-1905)¹⁷². Cette œuvre, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*¹⁷³, sera une œuvre fondatrice de la sociologie allemande du XX^{ème} siècle.

À partir du constat de l'inégalité sociale entre protestants et catholiques¹⁷⁴ en Allemagne, Weber tente de comprendre les liens de causalité : « *le fait est d'autant plus net que le capitalisme a été plus libre. Il est vrai qu'on peut en partie expliquer par des circonstances historiques cette participation relativement plus forte des protestants à la possession du capital, à la direction et aux emplois supérieurs dans les grandes entreprises industrielles et commerciales modernes. Ces circonstances remontent loin dans le passé et font apparaître l'appartenance confessionnelle non comme la cause première des conditions économiques, mais plutôt, dans une certaine mesure, comme leur conséquence. Participer à ces fonctions économiques présuppose d'une part la possession de capitaux, d'autre part une éducation coûteuse* », et orientée¹⁷⁵.

Ce qui fait la spécificité des sociétés modernes selon Weber est l'émergence d'un type particulier d'activité capitaliste¹⁷⁶ : le *capitalisme moderne*. Il est fondé sur le travail de salariés, utilisé rationnellement par des entrepreneurs qui en dégagent un profit en vue d'accumuler du capital. Ce capitalisme est en fait caractérisé par l'organisation rationnelle de l'entreprise, liée aux prévisions d'un marché régulier et non aux occasions de spéculation, par la séparation du ménage et de l'entreprise, par une comptabilité rationnelle, ainsi que par une organisation libre du travail. Ce capitalisme économique moderne n'est possible que s'il y a un « *esprit du capitalisme* », c'est à dire une mentalité qui rend licite et légitime la recherche du

¹⁷¹ Revue que codirigeait Max Weber avec Werner Sombart et Edgar Jaffé.

¹⁷² Il rédige un premier article avant et après son voyage aux États-Unis (été 1904), puis, l'année suivante, un second traitant plus spécifiquement de la question des sectes protestantes.

¹⁷³ Max Weber en donnera une seconde édition révisée, marquée par un nombre important d'ajouts en 1920, en la publiant en tête de son *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*.

¹⁷⁴ « *Si l'on consulte les statistiques professionnelles d'un pays où coexistent plusieurs confessions religieuses, on constate avec une fréquence digne de remarque un fait qui a provoqué à plusieurs reprises de vives discussions dans la presse, la littérature et les congrès catholiques en Allemagne : que les chefs d'entreprise et les détenteurs de capitaux, aussi bien que les représentants des couches supérieures qualifiées de la main- d'œuvre et, plus encore, le personnel technique et commercial hautement éduqué des entreprises modernes, sont en grande majorité protestants.* » ; « *Un grand nombre de régions du Reich, les plus riches et les plus développées économiquement, les plus favorisées par leur situation ou leurs ressources naturelles, en particulier la majorité des villes riches, étaient passées au protestantisme dès le XVI^e siècle.* » In Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967, p.15/16.

¹⁷⁵ « *Tout d'abord, les parents catholiques diffèrent grandement des protestants dans le choix du genre d'enseignement secondaire qu'ils font donner à leurs enfants* » in Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967, p. 17.

¹⁷⁶ M. Weber définit ainsi le capitalisme : « *Nous appellerons action économique « capitaliste » celle qui repose sur l'espoir d'un profit par l'exploitation des possibilités d'échange, c'est-à-dire sur des chances (formellement) pacifiques de profit* », in Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967.

profit. En effet ces comportements économiques allaient à l'encontre des traditions religieuses et morales établies. L'apparition d'une nouvelle mentalité était donc une nécessité historique pour le capitalisme moderne¹⁷⁷.

Ainsi, l'auteur tente de montrer que l'esprit du capitalisme moderne entretient des *affinités électives* avec l'éthique protestante, car cette nouvelle obligation morale repose sur la prédestination, sur l'accomplissement par le travail ainsi que sur la rationalisation des pratiques religieuses. Ainsi, c'est du côté du protestantisme et notamment du protestantisme ascétique que Max Weber va rechercher « *l'arrière-plan d'idées qui a conduit à considérer cette sorte d'activité, dirigée en apparence vers le seul profit, comme une vocation (beruf) envers laquelle l'individu se sent une obligation morale ?* »¹⁷⁸.

Weber place l'origine de l'esprit capitaliste moderne dans le protestantisme acétique, et notamment dans la notion de « *beruf* » développée par Luther ainsi que dans la notion de « prédestination » de Jean Calvin.

C'est Luther qui élabore le sens moderne de « *beruf* »¹⁷⁹, qui devient à la fois vocation et métier, c'est-à-dire, le fait d'accomplir sa vocation dans son métier. Pour Luther le devoir s'accomplit dans les affaires temporelles, à la place assignée à chacun par Dieu. Cependant, la religion luthérienne reste éloignée de l'esprit du capitalisme¹⁸⁰, et si Luther a contribué à l'essor du rationalisme moderne, c'est dans les formes de protestantisme ascétique - calvinisme, piétisme, méthodisme, baptisme - que le capitalisme trouverait sa véritable source. En effet, selon les Calvinistes, Dieu a de toute éternité destiné certains hommes au salut et condamné les autres à l'enfer. Ce dogme du double décret, ou de la prédestination, est essentiel à l'essor du capitalisme, car le fidèle recherche la confirmation de son statut d' élu par la réussite professionnelle¹⁸¹, que validera l'accumulation de richesses. Ainsi, ils transforment leur vie en une recherche méthodique de richesses. C'est dans cette ascèse centrée sur l'acquisition rationnelle de capital, que le capitalisme trouvera selon M. Weber l'impulsion fondamentale à son essor. Pour autant, le sociologue souligne que cette éthique est « *entièrement dépouillée de tout caractère hédoniste, son but étant de gagner de l'argent, toujours plus d'argent, en se gardant des jouissances strictes de la vie* »¹⁸². Ainsi se fait le lien entre ascétisme et esprit capitaliste, où la recherche de profit est légitimée mais la jouissance des richesses acquises est condamnée. De cette façon la valorisation du travail comme un commandement de Dieu et l'éthique puritaine encourage l'esprit capitaliste.

¹⁷⁷ Ce rapport à l'argent et au travail est un renversement par rapport aux valeurs chrétiennes antérieures. Dans les cités italiennes du XV^{èmes} siècles la recherche du profit est au mieux tolérée par l'Eglise, considérée comme dangereuse pour le salut de l'ame.

¹⁷⁸ Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967, p. 78.

¹⁷⁹ La signification nouvelle que Luther donne au terme de *Beruf* dans sa traduction de la Bible en Allemand témoigne de cette valorisation du travail professionnel. Dans sa traduction, le mot *Beruf*, signifiant originellement "vocation", prend également le sens de métier. Le terme de *Beruf*, qui n'a d'équivalent que dans les langues des pays qui ont connu la réforme (comme les pays anglophones avec le mot *calling*), marque ainsi la transformation du métier en une tâche voulue par Dieu.

¹⁸⁰ Notamment dans son rapport critique envers la recherche de profit et dans sa conception traditionaliste de la soumission à la Providence.

¹⁸¹ Seuls, en effet, les élus peuvent avoir du succès dans l'activité que Dieu a donné à accomplir aux hommes pour sa plus grande gloire, c'est-à-dire dans le *Beruf*.

¹⁸² Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967, p. 51 ; Il se réfèrera également dans son exposé aux textes d'un pasteur presbytérien Richard Baxter conseillant les « *bons chrétiens* ».

D'autre part, surtout si on le compare à la religion catholique, le protestantisme encourage un certain libre arbitre. A l'image des religions du livre, le protestantisme s'éloigne de la pensée magique, de l'idolâtrie. Cependant il favorise une forme particulière de rationalité instrumentale, qui caractérise les comportements utilisant les moyens et les ressources disponibles pour parvenir à ses fins. Toute tournée vers son objectif, l'action humaine s'éloigne des impératifs ou des exigences que la morale ou la religion imposent dans certaines sociétés.

A la grande question de savoir pourquoi certaines sociétés se développent et d'autres non, Karl Marx répond en mettant en avant les déterminations économiques : les infrastructures (la structure de la propriété, les rapports de production) expliquent les superstructures (les modes de pensée, la répartition du pouvoir politique). Avec *L'éthique protestante*, Max Weber donne l'explication inverse : les mentalités, les valeurs et les croyances définissent les comportements économiques.

Cette thèse a fait et continue de faire couler beaucoup d'encre¹⁸³. Elle fut contestée à toutes les époques et sur de nombreux points, et en effet la thèse de M. Weber ne résiste pas à l'épreuve des faits. Par exemple, l'auteur émettait un pronostic défavorable quant à la possibilité pour les sociétés confucéennes de se développer, démenti par l'histoire. On peut également supposer que la rationalisation religieuse répond à l'évolution des mentalités plus qu'elle ne la provoque.

Cependant quelque soit les critiques, M. Weber précise que son analyse des rapports entre protestantisme et capitalisme ne prétend pas expliquer le capitalisme ni son esprit par le puritanisme, mais se limite à montrer l'influence de ces idées religieuses, parmi d'autres facteurs notamment d'ordre historique, sur le développement du capitalisme. De plus, cette théorie brille du point de vue de la méthodologie qui la construit : la notion d'idéal-type¹⁸⁴. Par ailleurs, M. Weber met l'accent sur un caractère essentiel du capitalisme occidental à savoir, la rationalisation instrumentale des activités¹⁸⁵. Il a ainsi mis en lumière la relation existant entre l'émergence progressive de cette forme particulière de rationalité et le façonnage des mentalités par la religion. C'est la raison pour laquelle l'influence de cette œuvre est durable, au-delà des controverses relatives à la conjecture historique qu'il développe.

Sources principales :

- Max Weber, *Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme*, 1905, Ed. Plon, 1967.

Mot clé : religion – capitalisme – modernité – rationalité – culture et tradition

¹⁸³ Les idées de Weber ont été critiquées dès le XIX^{ème} siècle notamment par Joseph Schumpeter et Werner Sombart. Le premier situe la naissance du capitalisme dans l'Italie du Quattrocento, les cités-États de Milan, Florence et Venise ayant favorisé l'émergence du capitalisme, le second l'attribue aux juifs plutôt qu'aux protestants. Fernand Braudel critique également cette théorie dans la *Dynamique du capitalisme*. Selon lui, l'esprit du capitalisme n'est pas une création de l'*ethos* protestant. Il était déjà présent à la Renaissance, dans le bassin méditerranéen de l'Europe.

¹⁸⁴ Situation simplifiée qui permet le raisonnement abstrait en définissant des comportements types en fonctions de catégories.

¹⁸⁵ Car elle singularise le capitalisme occidental du XIX^e siècle.

**Modèles d'organisation sociale,
de la micro-société à l'organisation transnationale**

La Franc-maçonnerie, entre réseau social et quête spirituelle

Née en Europe, cette organisation secrète s'est répandue sur tous les continents. Ce système clos ritualisé repose sur des mythes édifiants, créant un ensemble symbolique et ouvrant sur une dimension ésotérique. Cette confrérie en tant que réseau social fut de tout temps fortement critiquée et suspectée par la sphère religieuse comme par le monde politique.

Selon une opinion classique, longtemps soutenue par les historiens de la maçonnerie, c'est au terme d'une transition de deux siècles environ que la maçonnerie opérative¹⁸⁶ médiévale écossaise déclinante aurait donné progressivement naissance à la franc-maçonnerie spéculative moderne, en acceptant parmi eux des membres sans rapport avec la profession. Ils étaient appelés les "*gentlemen masons*"¹⁸⁷. Cependant la théorie de la transition a été remise en cause par les historiens en raison de sa faible base documentaire. Ainsi, même si des étrangers au métier ont pu être admis dans les loges anglaises ou écossaises au XVIIème siècle, il n'y a eu ni transition, ni transmission. Si cette théorie de la transition a vu le jour c'est à cause du besoin d'établir l'ancienneté de son origine aux "*temps immémoriaux*". Dans les légendes maçonniques fixées dans le même temps, les références à la construction du Temple de Salomon et à son architecte Hiram traduisent ce besoin et tentent d'y répondre. Si les loges spéculatives sont bien nées en Angleterre au début du XVIIème siècle, elles avaient totalement disparues dès la fin du siècle. Il n'y a donc aucun lien entre elles et les quatre loges qui fondèrent en 1717 la Grande Loge de Londres. C'est à cette époque que pour la première fois, un Grand Maître est élu en la personne d'Anthony Sayer, un commerçant. La fonction est occupée deux ans plus tard par le révérend et conférencier scientifique, proche de la cours de Hanovre, Jean-Théophile Désaguliers (1684-1744)¹⁸⁸. Puis en 1721, le Duc de Montagu, l'homme le plus riche d'Angleterre, devient à son tour Grand Maître et à sa suite de nombreux aristocrates, grands bourgeois et membres de la Royal Society pénétrèrent dans les loges. Bientôt ils la domineront complètement et impulseront un tournant radical au mouvement.

La théorie de la tradition traduit un aspect essentiel de la franc-maçonnerie, à savoir le mythe. C'est ce mythe édifiant qui produit du sens, est source de légitimation, et fournit un système de symboles. Ainsi, cette histoire relative aux temps immémoriaux alimente donc des valeurs et une philosophie propre.

Déjà au Moyen-âge, les clercs rédigerent une histoire légendaire, à partir de vieilles chroniques pour donner une perspective¹⁸⁹ à la profession de maçon. Elle rapporte comment les secrets de la géométrie, inventés dès l'origine du monde, furent sauvés du déluge grâce aux fils de Noé qui les gravèrent sur des colonnes de pierre. Puis en 1723, dans ses Constitutions¹⁹⁰, James Anderson, développera une histoire de la maçonnerie spéculative en identifiant le premier franc-maçon à Adam lui-même. Il établira également une généalogie fantaisiste des ancêtres de l'ordre où se côtoient Noé, Moïse, Pythagore, Euclide...et la figure du prestigieux roi Salomon "*Grand Maître de la Loge de Jérusalem*". La tradition veut que le

¹⁸⁶ C'est à dire le regroupement des maçons de métier, par opposition à la loge spéculative philosophique.

¹⁸⁷ Ils étaient recrutés en général parmi les notabilités locales, dans le premier tiers du XVIème siècle.

¹⁸⁸ L'un des plus proche collaborateur de Newton.

¹⁸⁹ On en trouve le récit dans les Old Charges (les Anciens Devoirs), dont la version connues les plus anciennes remontent à la fin du XIVème siècle.

¹⁹⁰ En 1721, le nouveau Grand Maître de la loge de Londres, le duc de Montagu ordonna que les Anciennes Constitutions Gothiques fussent refondus. Le pasteur James Anderson (1648-1739) en fut chargé.

monarque soit à l'origine du Temple de Jérusalem (X^{ème} siècle avant notre ère), symbole de la quintessence de l'architecture. Or, les franc-maçons se perçoivent comme les héritiers des antiques bâtisseurs qui ont sublimé le monde par leurs constructions. Le Temple de Salomon devient donc la pierre angulaire du symbolisme de l'ordre¹⁹¹. Les références au Temple s'étendent à son architecte Hiram¹⁹², présenté comme "*le maçon le plus accompli de la Terre*"¹⁹³. La légende maçonnique raconte qu'il avait organisé les ouvriers en trois grades (apprentis, compagnons, maître maçon). Mais les références historique ne s'arrêtent pas là, et en 1737, le maçon André Michel de Ramsay publie un discours dans lequel il fait remonter les loges maçonniques aux croisades. Ainsi, les chevaliers ayant œuvré en Orient auraient établi des loges en rentrant dans leur pays, et Jacques de Molay¹⁹⁴ ne serait autre que le premier Maître, Hiram. Une filiation avec les cercles rosicruciens s'établira également d'après le récit d'un pasteur allemand au XVII^{ème} siècle, démentit par son auteur ce récit est encore célèbre.

Si la dimension spirituelle se nourrit des mythes judéo-chrétiens dans un premier temps, l'ordre s'organise ensuite autour de la figure d'un architecte divin le "*Grand Architecte*" qui se substitue au Dieu de la révélation biblique¹⁹⁵. En effet, s'inscrivant dans l'évolution de la philosophie du siècle des lumières et des sciences, la conception du dieu chrétien se heurte aux grandes découvertes de Galilée, Kepler, Newton. Le Grand Architecte¹⁹⁶ correspond donc davantage au "*Grand Horloger*" de Voltaire. Cet artisan de l'univers serait à l'origine de la création du monde, mais une fois le monde façonné, il l'aurait soumis aux lois de la nature, ceci ouvre la porte d'une spiritualité à vocation universelle, notion primordiale dans la Franc-maçonnerie. Il sera supprimé de la Constitution en 1877, pour être remplacé par "*l'idéal de perfectionnement de l'homme*", dans une volonté de liberté de conscience conforme à la tendance à la laïcisation de la société. Ainsi la croyance en Dieu n'est plus une condition d'admission et la confrérie s'ouvre aux athées. Les maçons s'inspirèrent également de différents courants ésotériques, tels que la gnose, l'alchimie, la kabbale, ou les Rose-Croix comme cité précédemment.

L'organisation de la confrérie s'appuiera sur ce système symbolique, entretenu par des rituels perpétuant la mémoire et unifiant les frères autour d'une identité. Le parcours de l'initié sera une expérience personnelle, soutenue et encadrée par la collectivité. Vécu comme une quête de soi, il doit amener l'initié vers une "*existence nouvelle*". Si les gestes symboliques et le nombre de grades diffèrent selon les obédiences¹⁹⁷, les trois premiers (apprenti, compagnon,

¹⁹¹ Par exemple, la Loge maçonnique s'inspire dans sa structure du Temple, sa porte d'entrée encadrée est par deux colonnes et surmontée d'un chapiteau orné de grenades. Ces deux colonnes sont nommées B et J, en référence à celles du Temple de Salomon, "*Jakin*" (il établit fermement) et "*Boaz*" (en lui est la force). Elle représente la stabilité spirituelle ainsi que la dualité entre le féminin et le masculin.

¹⁹² L'identifier est complexe, car il existe deux Hiram dans les textes bibliques : le roi de Tyr, qui envoya ouvrier et matériaux à Salomon, et Hiram Abi, le fils d'une veuve de la tribu israélite de Nephtali. De là viendra l'expression désignant les francs-maçons comme "enfants de la veuve" ou "fils d'Hiram". Les deux personnages vont se confondre en un seul dans la pensée franc-maçonnique.

¹⁹³ Selon les Constitutions d'Anderson.

¹⁹⁴ Chevalier condamné au buchet en 1314 par le roi de France Philippe le Bel.

¹⁹⁵ La plupart des francs-maçons vont préférer la figure plus abstraite d'une divinité universelle qui se confronte aux approches de la raison. Mais loin de faire l'unanimité, ce principe créateur divise encore.

Le divin architecte sera représenté tenant la terre entre les branches de son compas, comme sur la gravure de William Blake, *L'Ancien des jours* (XVIII^{ème} siècle).

¹⁹⁶ Nommé aussi GALDU.

¹⁹⁷ Le nombre de hauts grades, ainsi que leurs rituels attachés, sont sensiblement différents. Tel que le rite écossais ancien et accepté (REAA) qui date de 1804, et compte un long parcours de 33 grades, vécu comme une quête de soi dont l'objectif final est l'accession à la "*lumière*". Ou bien, le rite écossais réctifié (RER) obéissant

maître) sont généraux. Ainsi, le profane commence son parcours dans un “*cabinet de réflexion*”¹⁹⁸ entouré de symboles alchimiques évoquant la vanité du monde et le travail sur soi, que le futur maçon appliquera “*taillant sa pierre brute pour édifier son temple intérieur*”. La cérémonie d’initiation est un voyage symbolique allant des ténèbres du monde profane à une renaissance lumineuse. Le futur apprenti entre ensuite dans le temple les yeux bandés, et s’engagera à garder le secret. A l’issue de la cérémonie, son entrée dans la société sera matérialisée par le retrait du bandeau. La séance s’achève par l’adoubement, le maître autorisant ainsi l’apprenti à accéder aux secrets de son grade. La cérémonie d’accession au grade de compagnon est similaire, renouvelant le devoir de secret, en y ajoutant celui de secourir ses frères, et l’autorisera à prendre la parole. C’est au grade suivant, celui de maître, que l’on accède à une “*existence nouvelle*” grâce aux connaissances acquises tout au long du parcours. Là le rituel diffère car il s’agit de revivre le mythe d’Hiram, incluant la mise en scène d’une mort symbolique et d’une renaissance, mué en un *Homme nouveau*. Si les cérémonies de passage sont des occasions spéciales, chaque séance, appelée *tenue*, est l’occasion d’honorer les *us* et coutumes parcourant cette société. Le groupe utilise un champ lexical propre au court d’un parcours à étape extrêmement ritualisé, alimentant un lien social fort, renforçant le sentiment d’appartenance au groupe et développant une identité franc-maçonnique.

De la fraternité naît donc un réseau de personnalités. C’est pourquoi la Franc-maçonnerie sera souvent associé à un réseau d’influence, ce qui nourrira les théories du complot. En effet, le potentiel politique de ses membres, accusés souvent d’être recrutés par cooptation, conduira le mouvement à être condamné dès sa création autant par la chrétienté¹⁹⁹, que par la monarchie, les Républiques²⁰⁰ ou l’Empire. Aujourd’hui encore la franc-maçonnerie fait l’objet d’attaques, en particulier de la part du Front National et de mouvements intégristes. En effet, tout groupe humain s’engageant dans une démarche de secret inspire méfiance et crainte. Ainsi, au grès des changements politiques, les francs-maçons sont accusés de déstabiliser le pays, pourtant s’il est arrivé que le mouvement affirme une idée politique sur la scène publique, leur influence réelle dans l’histoire semble minime, car la théorie du mouvement prône la liberté d’orientation politique, ainsi les divergences d’opinions ont de tout temps été nombreuses, et les Francs-maçons ne s’expriment pas d’une seule voix.

Sources principales :

- Philippe Benhamou, *Les Grandes énigmes de la franc-maçonnerie*, First, 2007.

à la stricte observance templière. Ou encore celui de Memphis-Misraïm, se référant à des éléments de symbolique égyptienne.

¹⁹⁸ Le novice pénètre dans le cabinet de réflexion dans le but précis de méditer jusqu’à pouvoir écrire son testament. Ses écrits doivent prouver son envi de se détacher des préjugés et de changer sa condition humaine.

¹⁹⁹ Condamnée dès son origine par la papauté (dans deux bulles papales du XVIIIème siècle), la franc-maçonnerie est accusée d’immoralité, d’hérésie et de secret, et ses adeptes sont voués à l’excommunication. Il faudra attendre le Vatican II pour que la polémique fasse place au dialogue restant empreinte de méfiance. Église/franc-maçonnerie est un couple reposant sur des rapports de fascination et de répulsion. A l’époque toute association non-autorisée, a fortiori secrète, est perçue comme subversive de l’ordre public, et tous les papes du XIXème siècle consacreront au moins une encyclique à la dénonciation des sociétés secrètes, car la lutte contre la franc-maçonnerie est inséparable de celle que l’Eglise mène contre le libéralisme, le scientisme, ou le modernisme.

²⁰⁰ La Révolution française de 1789 serait une conspiration maçonnique. ces propos sont soutenus par les nostalgiques de l’Ancien régime comme l’abbé Lefranc, qui publie son “*voile levé pour les curieux ou le secret de la Révolution révélé à l’aide de la franc-maçonnerie*”, ainsi que par l’abbé Baruel, auteur des “*Mémoires pour servir à l’histoire du jacobinisme*” (1797-1799). Ceci sera démenti. Du reste, avant la Révolution, les Loges étaient connues pour être le repaire de royalistes et elles seront sous la Terreur, accusées de “*comploter contre la République*”.

- Jean-Louis de Biasi, *ABC de l'ésotérisme maçonnique*, Jacques Grancher, 2009.
- Robert Dachez, *Histoire de la franc-maçonnerie française*, PUF, Que sais-je?, 2009.
- Gilbert Durant, *Les Grands myhtes fondateurs de la franc-maçonnerie*, Dervy, 2005.

Mot clé: secret - structures sociétales - réseau social - mythe - religion - philosophie et sagesse - ritualisme et cérémonie - mémoire - identité

La Thérapie communautaire, ou la socialisation des marges

L'approche collective et communautaire de développement proposée par la Thérapie Communautaire agit directement sur deux des déterminants sociaux de la santé définis par l'OMS²⁰¹ : le stress et le soutien social. Elle renforce les réseaux de solidarité, les liens d'agrégation, et le sentiment de protection. Cette action communautaire a suscité beaucoup d'intérêt dans le milieu sanitaire et social, car elle démontre l'importance des réseaux de soutien social dans la promotion de la santé²⁰², et sa formation fait désormais partie intégrante de la politique publique du Ministère de la Santé brésilien.

La Thérapie Communautaire est née en 1987 au Brésil, dans la favela de Fortaleza, à l'initiative du professeur Adalberto Barreto, ethno-psychiatre brésilien, fondateur du MISMEC²⁰³. En effet, La Thérapie Communautaire se présente comme une réponse aux multiples demandes de consultation émanant des habitants de la favela du Pirambú²⁰⁴, pour lesquels la réponse individuelle proposé par le Département de Santé Communautaire de la Faculté de Médecine de l'Université Fédérale du Cearra, s'avère inadaptée.

Dans la favela, la souffrance causée par le contexte socio-économique, blesse la dignité de la personne et porte atteinte à ses droits citoyens, la plaçant en situation de « *précarité psychique* » conduisant à l'isolement, à une attitude d'auto-dévalorisation. La Thérapie Communautaire par la co-construction de réponses, ainsi que par la mutualisation de compétences, se propose d'être une réponse au délitement des liens sociaux et à la recherche d'une nouvelle identité culturelle, facteur essentiel pour sortir de l'exclusion sociale et économique. Comme l'exprime Adalberto Barreto, c'est un long travail de reconstruction de la personne au travers du lien social : « *Le travail qui est fait ici, c'est un travail d'araignée. Il consiste à tisser des liens entre les gens, des liens invisibles mais très structurants pour les gens qui vivent dans un espace de fragmentation* ».

Ainsi, le Pr. Barreto décida d'organiser une réunion hebdomadaire où les difficultés pouvaient s'exprimer dans les termes où les gens vivaient, et où les solutions se dégageaient à partir des expériences de vie des participants. C'est à partir de cette pratique visant à valoriser les acquis existentiels, les savoirs populaires et les ressources culturelles, qu'a pris forme cette approche d'animation d'espace de parole. Elle s'est progressivement organisée dans le temps en définissant des règles et un mode de fonctionnement très structuré afin que la parole de chacun soit respectée et que l'échange soit le plus libre possible²⁰⁵.

Ainsi, on choisit comme point de départ une « situation – problème » permettant de dégager un ensemble de solutions à partir de l'échange d'expériences vécues, dans un climat de tolérance, protégé de toute projection et tout désir d'influence. La thérapie est basée sur trois

²⁰¹ Organisation Mondiale de la Santé.

²⁰² Charte d'Ottawa, 1986.

²⁰³ Mouvement Intégré de Santé Mentale Communautaire

²⁰⁴ L'histoire de Pirambú remonte au début des années 1960. A cette période, une forte sécheresse dans le sertão contraint des dizaines de milliers de ruraux à fuir vers Fortaleza, progressivement la favela voit le jour. http://www.igapura.org/quatro_varas.htm

²⁰⁵ Une scénance se déroule en 6 étapes : un temps d'accueil / le choix du thème / contextualisation par des questions pour une meilleure compréhension / problématisation, la personne se tait et écoute les témoignages de l'expérience des autres / la clôture ; rituel de fin de scénance visant à renforcer les liens et le sentiment d'appartenance / l'appréciation de la scénance ; évaluer l'animation de la scénance et son impact en profitant des enseignements apportés à tous.

présupposés absolument fondamentaux. Tout d'abord, les difficultés individuelles sont à appréhender dans un contexte : aucun individu n'est isolé, il appartient à un réseau relationnel. De plus, même si elle l'ignore, toute personne possède en elle des ressources et des savoirs tirés de son vécu et utiles aux autres, quelles que soient ses conditions sociales et économiques, sa culture, sa situation ou ses difficultés. Enfin, ces compétences lui viennent des épreuves qu'elle a traversées, et en cela elle peut témoigner afin de nourrir un enseignement collectif.

Pour synthétiser, la Thérapie communautaire s'organise autour de 5 axes théoriques : la pensée systémique²⁰⁶, la théorie de la communication, l'anthropologie culturelle, la pédagogie de Paulo Freire et la résilience. La philosophie de la Thérapie rompt avec la pensée dominante en considérant que « *personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde*²⁰⁷ ». en effet, dans cet espace (ouvert et gratuit) l'échange est fondamentalement horizontal et les savoirs sont circulaires. Ainsi, est établi ici comme postulat que toute société humaine dispose de mécanismes régulateurs efficaces. En effet, les possibilités de prévention et de soin de la souffrance psychique sont aussi multiples et variés que le sont les causes des souffrances. De plus, le processus de soin de par ses réussites crée progressive de la conscience sociale²⁰⁸. Enfin, la Thérapie en agissant là où la famille et les politiques sont défailtantes, favorise le processus de résilience qui devient un outil de changement pour le groupe tout entier.

Promouvoir la construction de réseaux de solidarité en mobilisant les ressources et les compétences des individus, considérées comme les points de levier pour l'amélioration de la qualité de vie. Ainsi, le groupe devient un agent d'agrégation dans le processus d'insertion sociale et permet d'offrir un réseau d'appui et d'accueil. Cette construction de liens solidaires et de la citoyenneté mobilise et restaure des valeurs en stimulant l'aspect participatif primordial pour dynamiser les relations sociales et créer un espace de reconstruction social.

Rendre possible la communication entre les différentes formes de savoirs (savoir populaire, scientifique, politique...) en les décloisonnant. Elle rompt ainsi avec le modèle qui privilégie la concentration de l'information entre les mains des techniciens et spécialistes et permet la circulation de l'information en reconnaissant les compétences individuelles.

Plus qu'un outil, c'est une philosophie s'inscrivant dans une démarche participative et une approche collective des problèmes psychosociaux. *Ainsi, à partir des besoins exprimés dans les séances de Thérapie Communautaire, se sont développées d'autres modalités d'aide et de soutien aux gens de la favela, toujours basées sur les compétences locales des habitants. Ainsi est né le « Projet Quatro Varas²⁰⁹ » (art thérapie, maison de santé communautaire, théâtre,*

²⁰⁶ Systémique : revient à la prise en compte des difficultés en relation avec le contexte et les interactions sociales. Les individus sont vu comme les membres du'n réseau relationnel.

²⁰⁷ Freire Paulo, Pédagogie des opprimés. Conscientisation et révolution, Maspéro, 1974.

²⁰⁸ A partir de l'écoute des histoires de vie, chacun devient thérapeute de lui-même. Tous sont co-responsables de la recherche de solutions et du dépassement des défis quotidiens. C'est le groupe par l'expression de ses membres que st le thérapeute et crée les dynamiques d'évolution et non un « spécialiste » qui détiendrait la vérité et les solutions.

²⁰⁹ Quatro Varas = 4 Baguettes. "Une baguette seule peut être cassée facilement. Mais personnes ne peut briser quatre baguettes liées ensemble ». Quatro Varas signifie 4 baguettes en référence à un proverbe brésilien : « Une baguette seule peut être cassée facilement mais personne ne peut briser quatre baguettes liées ensemble. » Les Amis de Quatro Varas est une association grenobloise qui a pour ambition de : □ Faire connaître le travail et la politique de soin du MISMEC : Mouvement Intégré de Santé MEntale Communautaire □ Appréhender différemment les problèmes de santé mentale □ Inviter à porter un regard autre sur les populations démunies du

pharmacie vivante, petite école de la vie, ...).

Sources principales :

- Eliane Contini, *Un psychiatre dans la favela*, Synthélabo, 1995, 180p.
- Jean-Pierre Boyer et Adalberto Barreto, *L'indien qui est en moi*, Ed. Descartes et Cie, 1996, 187 p.
- *De l'errance à l'insertion, from Sertao to the Favela*, Projeto Quatro Varas, Universidade Federal do Ceara, 1999, 194p.
- <http://www.alpesolidaires.org/quatro-varas-l-exemple-bresilien-de-la-sante-communautaire>
- <http://www.psychologie-communautaire.fr/cmsmadesimple/uploads/Th%C3%A9rapie%20communautaire-JAS.pdf>

Mots clés : marges – identité - réseau social – parole – philosophie et sagesse

Tiers-Monde et du Quart-Monde, sur les situations d'exclusion tant au Brésil qu'en France. □ Favoriser les échanges inter-culturels entre pays du Nord et du Sud.

Fondée en 1996, l'objectif de l'association est de soutenir et de faire connaître en Europe l'œuvre humanitaire du MISMEC : Mouvement Intégré de Santé MEntale Communautaire ou "Projet Quatro Varas". Celui-ci a vu le jour en 1988 au sein d'une favela (bidonville) de Fortaleza dans le Nordeste brésilien.

La Mafia, une hiérarchie, un code, un territoire

Le terme « mafia » apparaît en Italie vers 1865 pour caractériser de puissantes familles siciliennes engagées dans des activités criminelles et violentes qui leur procurent un contrôle considérable sur les activités économiques locales. Mafia et criminalité²¹⁰, sont trop souvent associées, considérant donc les mafieux comme des déviants, c'est-à-dire en marge d'une société dont ils transgressent les normes et les valeurs. Or ils sont totalement intégrés au sein de l'appareil sociétal, car l'activité de base du mafieux est l'intermédiation. Elle implique un positionnement visible dans une société sous son contrôle.

La Conférence de Naples (21-23 novembre 1994) définit la mafia comme « une organisation de groupes aux fins d'activités criminelles, caractérisée par : l'existence de liens hiérarchiques ou de relations personnelles permettant à certains individus de diriger le groupe, le recours à la violence, à l'intimidation et à la corruption, le blanchiment de profits illicites ». L'Union européenne a retenu onze critères distinctifs²¹¹. Les onze critères sont rarement réunis mais il suffit de six d'entre eux, dont les numéros 1, 5 et 11. Cette définition est assez pertinente et fort complète mais elle est excessivement compliquée. Xavier Raufer et Stéphane Quéré font remarquer que si les onze critères sont réunis, il est permis de parler de mafia ; dans le cas contraire il s'agit pour eux d'une bande criminelle structurée²¹².

Les mafias constituent pour reprendre l'expression que Madame de Staël appliquait au Directoire : l'aristocratie du crime. Elles sont en général relativement anciennes et leur naissance est fréquemment entourée d'un halo de mythes et de légendes. Car la mafia est une société secrète, s'appuyant sur des rituels, et adoptant des signes distinctifs. On y entre par une initiation, encadrée par un parrain qui énoncera les lois²¹³. Les règles légiférant cette communauté différencient précisément une mafia d'un simple groupe criminel. La structure de ces règles est en constante évolution et elles sont mal connues des chercheurs. C'est pourquoi nous nous pencherons uniquement sur la mafia de Sicile, la plus structurée, la plus ancienne d'Europe et peut être la plus célèbre²¹⁴ : la Cosa Nostra. La mafia est indissociable de sa *borgata* (bourgade), c'est-à-dire son territoire. Là se trouve son terreau, sous forme d'un dense réseau de relations et d'amis²¹⁵. C'est dans sa *borgata* que la famille mafieuse recrute. Enfin, les mafias se caractérisent toutes par leur pérennité et survivent à l'arrestation ou à la mort de leurs chefs²¹⁶.

Comme toute organisation humaine, la mafia se définit par les hommes qui la composent, et

²¹⁰ Le concept de criminalité organisée est assez difficile à cerner observe Jean Ziegler dans son ouvrage, *Les Seigneurs du Crime, les Nouvelles Mafias contre la Démocratie*, le Seuil, 2007, p. 48.

²¹¹ 1. la collaboration de plus de deux personnes /2. des tâches spécifiques attribuées à chacune d'entre elles /3. une activité menée sur une période de temps assez longue /4. la discipline et le contrôle /5. la commission d'infractions pénales graves /6. une dimension internationale /7. le recours à la violence et à d'autres moyens d'intimidation /8. l'utilisation de structures commerciales ou de type commercial /9. le blanchiment d'argent /10. l'exercice d'une influence sur les milieux politiques, les médias, l'administration publique, le pouvoir judiciaire et économique /11. comme but, la recherche du profit ou du pouvoir.

²¹² In Xavier Raufer et Stéphane Quéré, *Le crime organisé*, PUF, « Que sais-je ? », Paris 2005.

²¹³ Dès l'enfance, l'impétrant a été subtilement imprégné de "valeurs mafieuses". Le jeune "intéressant" est observé, jaugé longuement par les anciens.

²¹⁴ Ce dernier point ne fait pas d'elle une organisation mieux mise à jour.

²¹⁵ C'est également dans la *borgata* que la famille mafieuse recrute, selon un code très précis.

²¹⁶ In Jean-François Gayraud, *le Monde des Mafias, Géopolitique du Crime Organisé*, Odile Jacob, 2005.

ici la notion « d'homme d'honneur » constitue le cœur de la philosophie mafieuse. Être un homme d'honneur, c'est respecter le règlement, la faute coûtant la vie. Avant tout, il ne doit révéler à personne son appartenance²¹⁷. Ensuite, il doit la vérité à tous ses « collègues », il est interdit aux mafieux de se mentir entre eux, même lors de discussions d'affaires²¹⁸. Cette organisation durement légiférée est protégée par le secret : l'*omertà*. L'*omertà* est bien plus qu'une injonction à se taire ou une loi du silence, c'est une véritable manière de vivre, une culture : l'élément central de la vision mafieuse du monde, pétrie de méfiance.

Concernant les pratiques, Willy Bruggeman, directeur adjoint d'Europol, observe que « *Les entités criminelles et les organisations mafieuses recourent d'abord à la corruption et à l'intimidation, pas à la violence. La corruption et l'intimidation servent contre des individus et des institutions, tant privées que publiques. Les entités criminelles n'usent de la violence qu'en dernière instance, car la violence les rend visibles, révèle leur nature dangereuse et inquiète l'opinion publique. Corruption et intimidation permettent en revanche aux criminels d'atteindre leurs objectifs à moindre risque, et sapent de l'intérieur les services publics* ». Ainsi, la mafia ne tue jamais sous le coup d'une émotion ou par hasard. Au contraire, l'assassinat s'entoure de conditions et de protocoles. Par exemple, pour tout assassinat prévu en Sicile, le consentement du chef du canton territorial où le meurtre est prévu est obligatoire, ainsi que l'approbation de la commission provinciale.

Il y a donc un réel contrôle social mafieux au sein de la famille biologique, comme de la famille mafieuse. La mafia sicilienne est strictement catholique et voue un culte à la chasteté et à la modestie féminine²¹⁹. Dans la mafia, seul le mariage catholique compte, le divorce est interdit, l'initiation dans la « famille » est vécue comme un second baptême et ce lien est indissoluble. Les mafieux mènent une existence sociale endogène, quasi-endogamique. D'abord, parce que tous leurs faits, actes, paroles, sont en permanence soumis à un contrôle social rigoureux, afin de jauger leur compatibilité avec le statut d'homme d'honneur. Ce contrôle s'étend aux parents et même aux proches, tous contraints de se conformer aux coutumes mafieuses, mener des vies « irréprochables ». A l'aspect catholique très prégnant, rajoutons la tradition méditerranéenne, c'est deux éléments entraînent l'individu à se dissoudre dans le groupe : la famille est tout, l'individu n'est rien.

La structure mafieuse se vit donc comme une totalité, on existe par et pour la famille. Cette vision clanique est extrêmement hiérarchisée, patriarcale, et territorialisée. L'épicentre de la Cosa Nostra se trouve à Palerme, siège de l'organe de direction de l'association, dénommé « coupole » ou « commission ». Contrairement à une idée reçue, la mafia de Sicile n'est pas structurée en associations indépendantes et diversifiées, mais constitue bien une organisation qui, même articulée et complexe, a une unité. Cependant, l'architecture mafieuse est évolutive, au gré des opportunités économiques et financières, du niveau de la répression et des méthodes de ses chefs.

Le mafieux est donc un « animal territorial ». Sur les territoires qu'elle contrôle, la mafia

²¹⁷ Ni à un non-mafieux, bien sûr, ni même à son confesseur, mais encore moins à un autre mafieux, s'il ne lui a pas été formellement présenté par un tiers-mafieux, connu des deux intéressés et informé de leur commune appartenance à l'honorable société.

²¹⁸ D'où une profonde et constante méfiance, au sein même de l'organisation : la parole d'un homme d'honneur vaut celle d'un de ses collègues, ni plus, ni moins. De cette règle découle l'interdit d'initier un proche d'une victime de Cosa Nostra, à qui l'on ne pourrait dissimuler la vérité sur le meurtre de son parent

²¹⁹ Elle possède même sa sainte patronne : la vierge de l'Annonciation (fêtée le 25 mars); même, les mafieux évitent de tuer le vendredi.

s'impose à tous en tant qu'acteur économique et social incontournable. Vivre en terre de mafia, c'est vivre, bon gré mal gré, avec la mafia qui s'impose en système omniprésent, parfaitement structuré et polyvalent. Intermédiaire, entrepreneur, la mafia ne se limite pas à l'illégalité mais investit durablement l'économie légale et gère un véritable empire économique, source de richesse et de pouvoir²²⁰.

Sources principales :

- Jean-François Gayraud, *le Monde des Mafias, Géopolitique du Crime Organisé*, Odile Jacob, 2005.
- Xavier Raufer et Stéphane Quéré, *Le crime organisé*, PUF, « Que sais-je ? », Paris 2005.
- Jean Ziegler, *Les Seigneurs du Crime, les Nouvelles Mafias contre la Démocratie*, le Seuil, 2007.

Mots clés : réseau social – marges – valeurs et code moral – secret – ritualisme et cérémonie – territoire - droit et justice – philosophie et sagesse

²²⁰ En 2008, la Confesercenti, association des entrepreneurs, commerçants et artisans italiens, a estimé le chiffre d'affaires de la mafia à 130 milliards d'euros et son bénéfice à 70 milliards.

Organisation des sociétés Mapuche et Guayaki

Les Mapuches, une communauté en harmonie avec sa terre

Les Mapuches font partie des populations les plus étudiées du continent sud-américain, ils ont fait l'objet d'un grand nombre de travaux depuis plus d'un siècle. La résurgence, ces quinze dernières années de leurs revendications sur les scènes publiques nationale et internationale a provoqué un regain d'intérêt pour l'histoire et la culture de ce peuple qui entretient un rapport privilégié avec son environnement.

Les Mapuches, qui signifie en mapudungun²²¹ « *Peuple de la terre* » (Mapu-Che), est un peuple autochtone arbitrairement séparé par la frontière entre l'Argentine et le Chili. Cette région andine est également connue sous le nom d'Araucanie, d'où le nom d'Araucans par lequel sont également connus les Mapuches. Les Mapuches sont donc connus pour vivre en milieu rural, principalement en Araucanie et dans les provinces limitrophes. Ils représentent le groupe indigène le plus important au Chili (environ 600 000 personnes sur une population chilienne de 15 millions). Les Mapuches du Chili vivent majoritairement dans trois régions au sud du fleuve Bio Bio, entre Concepcion et l'île de Chiloé, ainsi que dans la capitale, Santiago de Chile. Ils sont également présents en Argentine (autour de 100 000 individus)²²². Cependant, le recensement de 1992 bouleverse les représentations d'une population essentiellement paysanne et très pauvre. En effet, ce dernier révèle qu'une population s'auto-identifiant comme mapuche est majoritairement urbaine, et donc que cette concentration ethnique est donc plus forte en région Métropolitaine qu'en Araucanie²²³.

À l'époque de la conquête, la couronne d'Espagne reconnaissait, par différents traités, au peuple Mapuche, un territoire de 10 millions d'hectares, délimité au nord par le fleuve Bio Bio. En 1810, ce territoire est annexé à la République Chilienne. Le droit Mapuche ne comprenant pas de gestion administrative des terres, les communautés n'ont pas de titre de propriété. Cette situation juridique permet le déploiement des forces armées dans la région mapuche et sa colonisation au moyen de la « *Guerre de Pacification de l'Araucanie* »²²⁴. Suite à cette guerre, les familles ont vu la réduction de leurs terres et le bouleversement de leur organisation sociale²²⁵. Les premiers titres de propriétés sont alors distribués à certaines communautés, espérant ainsi faire taire les revendications et permettre dans le même temps de cantonner les communautés sur des réserves minuscules. La réforme agraire du gouvernement de Salvador Allende (1970-1973) a tenté une redistribution des terres, mais suivant une volonté d'unité sociale elle a omis la spécificité culturelle du lien des Mapuche au territoire. Le mouvement de redistribution prend fin avec la contre-réforme de la dictature de Pinochet qui vend le territoire mapuche aux entreprises forestières et hydroélectriques. La terre passe donc définitivement aux mains du domaine privé²²⁶.

²²¹ Leur langue, le mapudungun signifie littéralement « parlé de la terre ».

²²² Les recensements officiels, par ailleurs sujets à controverse, estiment à 600 000 le nombre de personnes se considérant « appartenir à l'ethnie mapuche » au Chili, et à 113 000 celles se reconnaissant appartenir ou être descendants « de première génération du peuple mapuche » en Argentine. Source pour le Chili: Instituto Nacional de Estadística (INE), 2005, *Estadísticas sociales de pueblos indígenas en Chile – Censo 2002*, Santiago. Source pour l'Argentine: INDEC, 2005, *Encuesta complementaria de pueblos indígenas (ECPI) 2004-2005 – complementaria del censo nacional de población, hogares y viviendas, 2001*, Buenos Aires.

²²³ Marcos Valdés traite des ambiguïtés et incertitudes identitaires rencontrées chez de jeunes Mapuches urbanisés dans une commune de la grande agglomération métropolitaine de Santiago.

²²⁴ Entreprit par Cornelio Saavedra, ce fut un véritable génocide des populations mapuche, qui seront totalement conquises en 1882.

²²⁵ Celle-ci est en effet reliée directement à une géographie et à une conception de la nature particulières.

²²⁶ Certaines communautés, après avoir épuisé les recours juridiques, entreprennent alors physiquement

L'histoire du peuple mapuche consiste donc en une longue succession de résistances aux envahisseurs, depuis les Incas ou Conquistadors espagnols jusqu'aux politiques contemporaines de gestion du territoire. La ténacité et l'esprit de résistance de ce peuple leur ont permis de se construire une forte identité culturelle, ainsi que de conserver une implantation sur leur territoire d'origine. La confrontation avec les différents gouvernements qui suivirent l'indépendance, tant du côté chilien qu'argentin²²⁷, ont coûté la vie à des milliers de Mapuches et ont progressivement réduit leurs terres ancestrales²²⁸. L'historien Walter Delrio qui a travaillé sur ces « *mémoires de l'usurpation* » n'hésite pas à parler, dans le cas de l'Argentine, d'un véritable génocide perpétré envers les Indiens qui furent regroupés dans des « *campes de concentration* ». Violence et spoliation ont affecté la mémoire d'un peuple pour qui les frontières nationales n'avaient guère de sens.

Le système de croyances mapuche repose sur la notion d'équilibre de l'univers entre des esprits maléfiques et bénéfiques. C'est au travers de rituels qu'ils œuvrent à maintenir cette harmonie. Cette spiritualité s'appuie sur le culte des esprits des ancêtres (Ngen) et de la nature (Pillan)²²⁹. Les mapuches ont développé une interprétation de l'univers originale et complexe, qui dépasse le simple niveau des croyances et des mythes. Depuis la colonisation espagnole, la religion catholique cohabite avec les croyances originelles dans la plupart des foyers mapuches. Les institutions religieuses et les valeurs morales qu'elle implique doivent être soulignées en tant qu'élément unifiant, maintenant la cohésion de la société mapuche par la promotion culturelle.

La survie de la société s'organise donc sur le modèle de leurs croyances, en accord avec la nature et leur milieu géographique. Bénéficiant d'une connaissance approfondie de la nature²³⁰, les mapuches savent tirer profit des atouts de leur écosystème tout en maintenant son équilibre. Ainsi, si au XVI^{ème} siècle, les Mapuches vivent de chasses et de pêche, suite à leur sédentarisation, ils deviennent éleveurs, agriculteurs, et artisans comme de nombreuses sociétés indigènes²³¹. Les femmes ne travaillent pas, elles sont en charge du foyer et de la transmission de la culture et des valeurs mapuches. Il est notamment important de préciser que les Mapuches ont joué un rôle central dans la circulation transandine de marchandises depuis le XVII^{ème} siècle et ce jusqu'à aujourd'hui.

Traditionnellement la société mapuche est structurée en communautés appelées lof²³². La famille a une importance essentielle dans l'organisation sociale. La société est patrilinéaire, la

des récupérations de terre.

²²⁷ Ces violences physiques et symboliques n'eurent pas la même intensité et ne s'appliquèrent pas toujours de la même manière au Chili et en Argentine.

²²⁸ Aujourd'hui, la confrontation avec l'État chilien a pris une dimension plus politique : statut des terres, revendications autonomistes, influence des multinationales.

²²⁹ Leur culture est de tradition orale, et leur conduite sociale et religieuse est régie par l'Admapu, qui correspond à un ensemble de traditions ancestrales et de normes.

²³⁰ Issues de siècles d'observation, leurs connaissances et l'utilisation des plantes sont remarquables.

²³¹ Ces activités ne parviennent pas à assurer un revenu suffisant pour les familles dans la réalité d'une économie globalisée. La faiblesse des stratégies politiques construites exclusivement sur la terre et les productions agricoles est l'une des caractéristiques du nouveau contexte auquel doit faire face le leadership indigène. C'est pourquoi les communautés tentent de diversifier leurs activités, notamment au travers du tourisme et du commerce équitable, comme de nouveaux projets de société afin de faire face à la globalisation qui imposerait une « informalisation » de la vie rurale.

²³² C'est la forme basique d'organisation sociale des mapuche réunissant plusieurs familles partageant des terres.

polygamie existait pour les membres de prestige (ulmen), mais elle a disparue pour des raisons notamment économiques et suite à l'influence du christianisme. Chaque communauté est dirigée par le lonko, qui coordonne le travail et la vie collective. Cette structure sociale, reposant principalement sur le lignage et des logiques d'alliances²³³, s'est adaptée à la société contemporaine, mais est encore respectée aujourd'hui.

Le Chili renâcle à reconnaître sa composition multiculturelle et laisse peu d'espace d'expression à ses huit peuples autochtones. La convention 169 de l'Organisation internationale du travail (OIT), seul accord international relatif aux peuples indigènes, n'est entrée en vigueur qu'en septembre 2009. Si Michèle Bachelet, présidente du pays de 2006 à 2010, a tenu cet engagement de campagne, cela n'occulte pas le fait qu'elle n'a pas cessé d'appliquer la législation antiterroriste aux militants mapuches²³⁴. Qu'il s'agisse du Zapatisme mexicain ou de l'indigénisme d'Evo Morales en Bolivie, depuis les années 1990, les revendications des peuples autochtones gagnent du terrain dans toute l'Amérique latine. Ces peuples luttent pour leur reconnaissance, et leur dignité, en privilégiant, selon leur conception du monde, une relation à la « terre-mère », inconcevable pour la pensée libérale capitaliste puisqu'elle s'oppose souvent aux intérêts économiques. Ainsi, cette lutte réveille le sentiment d'injustice au sein des communautés confrontées à la voracité de grands propriétaires, d'entreprises forestières ou d'industriels de la salmoniculture²³⁵.

Sources principales :

- Alain Devalpo, Journaliste, auteur de *Voyage au pays des Mapuches*, Cartouche, Paris, 2007.
- Gustavo Marin, Coauteur du Livre « *A desalambrar, Histoire des Mapuches et Chiliens dans la lutte pour la terre* » Ed. AYUN, Santiago du Chili, 2006.

Mots clés : terre – territoire - droit et justice – mémoire – identité – religion – valeurs et code moral

²³³ En période de guerre, ils se réunissaient en groupes appelés Rehues, composés de plusieurs Lofs et formaient ainsi un groupe équivalent à celui de la tribu. Les Rehues étaient alors dirigées par un chef militaire nommé Toqui. Lors de grandes catastrophes (guerres, épidémies, sécheresses) les Rehues pouvaient encore se regrouper en aillarehues (région de guerre), dirigés par le Mapu-toqui, et lors de la conquête espagnole, des aillarehues se sont rassemblés en Butalmapus (zone de guerre). Les Trois Butalmapus principaux étaient : *Lafquen-mapu*: la côte / *Lelfun-mapu*: la vallée / *Inapire-mapu*: la précordillère on remarquera qu'ici encore le nomination et l'identification des groupes est de nature géographique.

²³⁴ Depuis des années, ces derniers dénoncent des lois d'exceptions qui valident des détentions préventives à rallonge, le recours à des témoins « sans visages », anonymes, payés par la police pour dénoncer les militants les plus actifs. Ces protestations ont été relayées par l'Organisation des Nations unies (ONU) : en 2007, le Comité des droits de l'homme, puis, en 2009, le rapporteur spécial sur la situation des droits et des libertés des autochtones, M. James Anaya, ont dénoncé les politiques de discrimination raciale en vigueur. In Informe des Relator Especial sobre la situación de los derechos humanos y las libertades fundamentales de los indígenas, James Anaya » (PDF), Assemblée générale des Nations Unies, Conseil des droits de l'homme, 5 octobre 2009.

²³⁵ Réprimée par l'État chilien avec une violence à la hauteur des enjeux financiers, profitant d'un "arsenal législatif" enfanté par la dictature, et réactivé par la Concertation (coalition de centre-gauche qui s'installe au Palais de la Moneda, de 1989 à l'élection de M. Sebastián Piñera, en décembre 2009). In « Chile : Terror Law Violate Due Process for Mapuche », Human Rights Watch, 27 octobre 2004.

Les Indiens Guayaki, réflexion sur une « société sans État »

Les Guayakis sont dépourvus d'organisation politique construite sur le mode occidental. Ici, la relation entre le détenteur du pouvoir et le groupe le lui ayant accordé ne relève ni du droit, ni du privilège, mais davantage du devoir vis-à-vis du groupe. Pierre Clastres a longuement étudié cette société mettant en exergue son organisation particulière du pouvoir, reposant sur des valeurs oubliées en occident. Se servant de son étude, il développera sa théorie et critiquera l'ethnocentrisme des ethnologues et penseurs du politique, qui affirment au travers d'un jugement de fait (*les sociétés primitives sont des sociétés sans État*), un jugement de valeur empreint d'évolutionnisme²³⁶.

P.Clastres (1934-1977) est un célèbre anthropologue français, resté à la marge des grands courants de pensée de son temps, comme le structuralisme, pour se dédier à l'étude du politique et du pouvoir. Il a étudié les Indiens d'Amérique du Sud, et plus particulièrement les Indiens Guayaki²³⁷, qui appartiennent au vaste ensemble des Tupi-Guarani. Cette étude le conduit à écrire les *Chronique des Indiens Guayaki*²³⁸, P.Clastres analyse les pratiques sociales de cette tribu nomade²³⁹ du Paraguay qui se nomment eux-mêmes *Aché* (les Personnes).

Les Guayaki, « *Rats féroces* » vivent sur un domaine ancestral, la forêt tropicale de l'est du Paraguay. Cet espace les a protégés des menaces extérieures comme l'apparition des Blancs, l'esclavage ou l'arrivée des maladies. La société des indiens Guayaki est composée de plusieurs petites tribus autonomes : les Aché Gatu, qui vivent dans la forêt et les Aché « *Etrangers* », qui vivent dans les collines escarpées de l'Ywytyrusu²⁴⁰.

L'organisation sociale des indiens guayaki est rudimentaire, et la parenté constitue la règle de regroupement des différentes bandes. Au sein de la société, les clivages sont fondés sur le sexe, l'âge et les relations de parenté, et la charge politique est héréditaire. Le mariage est régi par la polyandrie comme la polygynie, même si la polyandrie est plus visible, une femme pouvant avoir jusqu'à trois maris, pour des raisons démographiques. Le procédé de vengeance rituelle observé par Clastre en est l'explication. En effet, lorsqu'un chasseur meurt, on tue un de ses enfants, presque toujours une fille. Un garçon est jugé plus utile pour la société, car ce sera un futur chasseur. Cette vengeance est faite pour conserver un équilibre, remettre de l'ordre. Pour les *Guayaki*, tout ce qui se passe dans la tribu interfère sur le cosmos. Si la base de leur système mythologique est animiste, puisque la forêt est un espace peuplé d'âmes et d'esprits (presque tous malveillants, surtout durant la nuit), il faut noter qu'il se réduit à quelques mythes fondateurs²⁴¹ seulement, tels que l'origine du premier Guayaki, l'origine de l'obscurité, ou le déluge. Comme dans de nombreuses sociétés indiennes, le rituel d'initiation est une transition essentielle pour obtenir sa place de tant que membre de la

²³⁶ « Ce qui en fait énoncé, c'est que les sociétés primitives sont privées de quelque chose - l'État - qui leur est, comme à toute autre société - la nôtre par exemple - nécessaire. Ces sociétés sont donc incomplètes. Elles ne sont pas tout à fait de vraies sociétés - elles ne sont pas policées -, elles subsistent dans l'expérience peut-être douloureuse d'un manque - manque de l'État - qu'elles tenteraient, toujours en vain de combler » in Pierre Clastres, *La société contre l'Etat*, Éd. De Minuit, p. 161.

²³⁷ Il a passé environ une année sur le terrain.

²³⁸ Cette oeuvre a été écrite huit ans après son expérience de terrain (édité en 1972).

²³⁹ L'étude de cette société a été permise par la sédentarisation forcée de ces Indiens

²⁴⁰ a la base ennemis, car ils vivent maintenant ensemble, sous la protection et sur les terres de blancs paraguayen Arroyo Moroti, et des alliances se sont établies entre les deux tribus par le mariage.

²⁴¹ Et pas de trace de culte solaire.

communauté. Il concerne les hommes comme les femmes. La particularité des Guayaki porte sur les rites funéraires. En effet, l'un des groupes observés par Clastres montre un endocannibalisme très développé²⁴², alors que le second, au contraire, détient un rituel funéraire travaillé pour une société indigène ne traduisant pas le même rapport au corps dans la mort.

Afin de décrire les différentes institutions de la société Aché ainsi que l'organisation de la tribu et plus particulièrement les rapports homme-femme, Clastres part d'objets anodins comme l'arc et le panier. En résulte la domination de la femme, ainsi qu'une forte différenciation des rôles. Plus important, cette *Chronique* permet à l'anthropologue d'aborder un point essentiel pour lui : la question de la chefferie et des structures du pouvoir. Il prolongera cette recherche par la réalisation de *La société contre l'Etat*, son œuvre la plus connue, où il développe sa théorie sur le pouvoir. Il y critique tant les notions évolutionnistes qui considèrent une société avec État comme la finalité du développement d'une société²⁴³, que la vision rousseauiste de l'Homme.

Chez les Guayakis, il n'y a pas d'État, de cette façon, le chef n'exerce aucun pouvoir, au contraire, c'est le groupe tout entier qui exerce un pouvoir sur le chef. Le chef est au service de la société, qui elle, est le véritable lieu du pouvoir. Les Guayakis manifestent donc selon l'anthropologue, un refus radical de l'autorité, une négation absolue du pouvoir. Le rôle du chef consiste à être un « *faiseur de paix* ». Il est en charge de la cohésion du groupe, et résorbe les conflits. Pour cela il ne dispose que de la parole et de son prestige²⁴⁴. Sa fonction d'orateur est fondamentalement liée à celle de pacificateur, dans la mesure où les discours du chef glorifient toujours le mode de vie pacifique des ancêtres. Parler, c'est avant tout détenir le pouvoir de parler. Parole et pouvoir entretiennent des rapports tels que le désir de l'un se réalise dans la conquête de l'autre. Ainsi, si dans les sociétés à État, la parole est le *droit* du pouvoir, dans les sociétés sans Etat, au contraire, la parole est le *devoir* du pouvoir. On entend par là, que l'homme de pouvoir doit prouver sa domination par son discours. Cette obligation traduit la philosophie politique de cette société, car c'est la parole qui indique l'espace réel qu'occupe le pouvoir. Le chef peut à tout moment être délaissé par le groupe, ainsi « *la société primitive est le lieu du refus d'un pouvoir séparé, parce qu'elle-même, et non le chef, est le lieu réel du pouvoir* »²⁴⁵. Ainsi, « *la parole du chef n'est pas dite pour être écoutée* », le discours du chef est vide car ce n'est pas un discours de pouvoir. De plus, le chef doit être généreux et ne peut refuser d'accéder aux demandes de ses *administrés*. Plus qu'un devoir, il s'agit là d'une « *servitude* », puisqu'un chef qui serait incapable de satisfaire à cette exigence perdrait immédiatement son statut de chef²⁴⁶.

Le maintien de cette structure politique ainsi que de l'égalité stricte, est rendue possible notamment par les rites initiatiques qui se veulent une affirmation, par le groupe, de l'égalité entre tous les membres de la tribu. Ces rites font en effet intervenir la torture, laquelle place les individus à égalité et marque les corps à vie, inscrivant la loi du groupe dans la chair de

²⁴² Il croit d'abord que leur cannibalisme vient du fait qu'ils aiment la chair humaine, tout simplement, alors que cela relève du rituel et du religieux. Ils mangent leurs morts pour s'en libérer : le cannibalisme régit leur rapport à la mort. Ne pas être cannibale, pour les Aché, « *c'est se condamner à mort* ».

²⁴³ Partant d'un état de fait exact, l'expression « *sociétés sans État* », désigne ces sociétés comme incomplètes. Ce qualificatif les définit de manière négative par un défaut d'institutions.

²⁴⁴ Le chef détient la parole légitime.

²⁴⁵ In Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Éd. de Minuit, 1974, pp. 133-136.

²⁴⁶ « *Le chef ne dispose d'aucune autorité, d'aucun pouvoir de coercition, d'aucun moyen de donner un ordre. Le chef n'est pas un commandant, les gens de la tribu n'ont aucun devoir d'obéissance* ». In *Ibid.*, p. 175.

l'individu²⁴⁷.

Chez les Guayaki, il n'y a pas de désir du pouvoir, ou de soumission, car il n'y a en fait pas de place pour les désirs individuels. Il y a une égalité entre les membres du groupe, tous soumis à la loi des traditions guayakis²⁴⁸, mais l'individu y perd sa liberté individuelle. C'est le respect absolu de la tradition qui explique la stabilité structurelle des sociétés primitives, la privant de perspectives de mutation. Clastres montre ainsi, que l'organisation politique des sociétés indiennes d'Amérique se caractérise par « *le sens de la démocratie et le goût de l'égalité* »²⁴⁹. Il n'y a, en effet, dans ces sociétés pas de stratification sociale et d'autorité du pouvoir.

La société guayaki traduit une volonté de ne pas voir apparaître cette forme particulière de pouvoir²⁵⁰, laquelle imprime par nature un rapport de commandement-obéissance, relation se caractérisant par un rapport de coercition ne pouvant être pensé sans violence²⁵¹. C'est l'idée que défend Max Weber, lorsqu'il écrit que tous les groupements politiques consistent en « *un rapport de domination de l'homme sur l'homme fondé sur le moyen de la violence légitime (c'est-à-dire sur la violence qui est considérée comme légitime)* »²⁵².

Ainsi, pour Clastres si l'on ne peut parler de société sans pouvoir politique, car le pouvoir politique est « *une nécessité inhérente à la vie sociale. On peut penser le politique sans la violence, mais on ne peut pas penser le social sans le politique : en d'autres termes, il n'y a pas de sociétés sans pouvoir* »²⁵³. Il faut donc repenser l'essence politique, car « *le pouvoir politique comme coercition ou comme violence est la marque des sociétés historiques, c'est-à-dire des sociétés qui portent en elles la cause de l'innovation, du changement, de l'historicité* »²⁵⁴. L'innovation (ou l'histoire) est donc le fondement non pas du politique, mais de la coercition.

Clastres s'oppose ainsi à la conception marxiste du politique, selon laquelle c'est l'économique qui détermine le politique²⁵⁵. Pour Clastres au contraire, c'est le politique qui détermine l'économique, et en bon anarchiste, c'est le facteur politique qui détermine pour lui le passage à la société verticale. Il rompt de cette façon avec le matérialisme marxiste²⁵⁶. « *L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples*

²⁴⁷ « *La marque sur le corps, égale sur tous les corps, énonce : Tu n'auras pas le désir du pouvoir, tu n'auras pas le désir de soumission* ». In Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Éditions de minuit, 1974, p. 160.

²⁴⁸ la tradition incarne l'autorité.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 175-176.

²⁵⁰ Le préjugé occidental pense le pouvoir politique en terme de relations hiérarchisées et autoritaires.

²⁵¹ « *On se trouve [...] confronté à un énorme ensemble de sociétés où les détenteurs de ce qu'ailleurs on nommerait pouvoir sont en fait sans pouvoir, où le politique se détermine comme champ hors de toute coercition et de toute violence, hors de toute subordination hiérarchique, où, en un mot, ne se donne aucune relation de commandement-obéissance* ». *Ibid.*, p. 11.

²⁵² Max Weber, *Le savant et le politique*, p. 126.

²⁵³ Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Éd. de Minuit, 1974, p. 21.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁵⁵ Pour Marx et Engels en effet, il y a histoire parce qu'il existe au sein de chaque société une lutte perpétuelle entre classes exploitantes et classes exploitées ; le moteur de l'histoire c'est la lutte des classes. C'est parce que la société est divisée en différentes classes qui s'opposent sur le plan économique, et donc entrent en conflit, qu'ont lieu les changements politiques (révolutions, etc.).

²⁵⁶ « *La relation politique de pouvoir précède et fonde la relation économique d'exploitation. Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économique est une dérive du politique, l'émergence de l'État détermine l'apparition des classes* », *Ibid.*, p. 169.

sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'Etat. ». Pour Clastres, la culture des peuples « *sans Etat* » est donc celle qui, en refusant le pouvoir au sens occidental, refuse la loi naturelle, fondée sur la domination du plus fort.

Toutefois, note Clastres, cette unité et le maintien d'une société sans Etat ne perdurent que grâce à la « *capacité des sauvages à coder le flux de leur démographie* », car la nature du pouvoir dépend fondamentalement de la taille du groupement, même si l'écologie et la vie religieuse peuvent servir, parfois, d'accélérateur ou de contrepoids.

Sources principales:

- Pierre Clastres, *Chronique des indiens Guayaki*, Éd. Plon, 1972.
- Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Éd. Minuit, 1974.

Mots clés : ethnocentrisme - structures sociétales – territoire – ritualisme et cérémonie
– parole – philosophie et sagesse

CONCLUSION

Entre éthique et politique : la construction de la société et du pouvoir

De la sociologie à la philosophie, de l'éthique à l'axiologie, en passant par l'analyse des comportements et des modes d'organisation des groupes humains, de nombreux chercheurs ont théorisé les soubassements éthiques et politiques qui guident et influencent l'Homme dans son organisation sociétale. Ce dossier a voulu faire un rapide exposé des différentes réflexions engagées sur l'articulation des comportements et des valeurs.

Dans une dynamique généraliste, Léo Strauss engage un débat sur la place de l'homme dans le corps social, car la modernité a fait de la raison le moteur de l'activité humaine. Pour l'auteur nous sommes entré dans une crise du droit naturel moderne, où le rationalisme est détaché de la réflexion sur les valeurs, engageant la société dans un processus de relativisme conduisant au nihilisme. Or il existe une norme universelle de la justice et du droit, que l'Homme détient de par sa nature et qui échappe aux droits qu'il édicte. Il rejette ainsi l'historicisme, par la recherche d'une connaissance authentique et universellement valable, où la raison ne serait que l'attribut de l'exercice critique du jugement qui s'établit par un processus de comparaison.

Développant deux thèses opposées sur l'interrelation entre la rationalisation des comportements et l'évolution des idéologies, Karl Marx et Max Weber partent d'angles d'analyses différents, mais complémentaires. En effet, si Marx développe une conception holistique de la société et matérialiste de l'histoire, où les infrastructures (la structure de la propriété, les rapports à la propriété) expliquent les superstructures (les modes de pensée, la représentation des pouvoirs politiques), c'est-à-dire qu'elles gouvernent les idées ; Weber fournit l'explication inverse. Dans une dynamique d'individualisme méthodologique, il fait des mentalités, valeurs et croyances, les déterminismes des comportements sociaux. Les évolutions des organisations sociales trouvent ici leur justification dans le spirituel, les comportements étant en accord avec les traditions morales et religieuses établies, qui au fil du temps façonnent les mentalités.

La constitution d'un ordre par des normes et l'édiction d'un droit appuyé sur des valeurs, créent le cadre organisationnel dans lequel s'établit la société. Le pouvoir est un champ dans lequel interagissent différents acteurs, l'Etat s'y inscrit et s'y reproduit sur le temps long. Si Norbert Elias, et Max Weber avant lui, voyaient l'état comme le processus de pacification des sociétés, instance centralisatrice des moyens de coercition, son réel pouvoir réside d'avantage dans le choix du moment et des moyens d'interventions s'inscrivant dans un temps et un espace précis. Si la nature du pouvoir dépend de la taille du groupe sur lequel il s'exerce, la tradition en constituera les repères, l'aidant à domestiquer son temps et son espace. Sur ce point, Eric Verdeil rappelle que les traditions sont inventées, les nations imaginées et que les identités sont des illusions ; ces concepts n'en sont pas moins des constructions sociétales permettant de développer un esprit de corps et une solidarité de groupe²⁵⁷ primordiale.

Toute société se forme, selon les thèses d'Hobbes ou d'Ibn Khaldoun, par l'acceptation de la renonciation aux armes par les individus. Ce processus de soumission, engage un contrat entre le dirigeant et les dirigés scellé par la taxation, tel que l'on peut l'observer dans l'Empire Achéménide. Le prélèvement de l'impôt permet d'établir un système redistributif producteur

²⁵⁷ Eric Verdeil, in Eric Verdeil, Ghaleb Faour et Sébastien Velut, *L'Atlas du liban, territoires et société*, 2007.

d'obéissance qui appuie le pouvoir par la nécessité. De plus, comme le précise Maxime Rodinson, cela permet l'intériorisation du rapport de domination et de subordination imposé par l'Empire²⁵⁸. Ainsi, les Hommes renoncent aux armes en échange de la sécurité de la cité, matérialisée par un corps militaire professionnalisé. Le processus de pacification, symbolisé par le dépôt des armes, se fait en échange de la renonciation à la liberté et l'acceptation du contrôle du pouvoir central. Notons cependant, que toute société ainsi définie connaît des espaces de dissidence, en marge car en dehors de l'ordre et donc ne bénéficiant pas du confort de la cité.

L'empire rationalise à l'extrême l'utilisation des moyens coercitifs dont il dispose afin de les rendre efficaces (Mardin 1993), en privilégiant la négociation et l'établissement d'un « contrat » où il est alors dans l'intérêt de chacun d'adhérer à l'ordre établi. Cependant tout empire, comme développé dans l'exemple de l'Empire Perse, évite une gestion directe des groupes soumis à sa domination. Comme le précise Hamit Bozarslan, l'empire n'est pas une « fabrique de citoyens », et sa viabilité « exige la reconnaissance en son sein d'entités administratives dérogatoires »²⁵⁹. Les différents organes administratifs mis en place sont cependant d'une grande efficacité, du fait de leur valeur représentative du peuple soumis, qui comme le note H.Bozarslan intègre la population « sous couvert d'interlocuteurs privilégiés ». Un rapport entre centre et périphérie s'instaure donc, car comme le développait I.Khaldoun en son temps, l'important pour « un pouvoir central n'est pas le contrôle de l'ensemble de son territoire, mais bien sa capitale, et ses villes importantes »²⁶⁰.

Le pouvoir doit être légitime pour le groupe sur lequel il s'exerce, pour cela il doit nécessairement s'asseoir sur une idéologie, une cause politique ou encore une spiritualité fondatrice. Il est évident que sans le recours aux idées, le pouvoir entrerait dans une crise de légitimité. Ainsi, l'éthique et l'utopique lui sont essentiels pour ne pas avoir besoin de recourir systématiquement à son pouvoir coercitif, ou aux jeux de cooptation de segments sociaux par la redistribution des ressources.

Ainsi le maintien de la cohésion sociale qu'il s'exerce par le rapport de commandement/obéissance comme dans les sociétés européennes ou confucéennes, ou encore par la parole et le prestige du chef comme dans la société Guayaki, doit être soutenu par une mythologie, une religion, ou une spiritualité, aidant à ancrer le social dans le politique. La nation entretient un lien charnel avec la religion, érigeant ses frontières et définissant la place de l'Homme autant que son identité originelle. La définition de la relation de l'Homme avec l'univers, et de son interférence avec le cosmos, constituent l'architecture des civilisations anciennes comme récentes en tant que facteur d'organisation de l'espace social et géographique. De l'espace social, car le religieux peut englober tous les aspects de la vie pratique, instaurant un système d'interrelations vecteur d'ordre où chaque tâche détient une dimension spirituelle ; de l'espace géographique ensuite car les constructions et leurs orientations peuvent être disposées de manière à reproduire l'ordre cosmique comme dans la civilisation Aztèque.

En définissant son rapport à l'Univers, l'Homme définira également sa relation à la Terre. L'appartenance territoriale porteuse d'identité et garante de la mémoire, comme chez les

²⁵⁸ Maxime Rodinson, *Peuple juif ou problème juif ?*, Paris, Maspero, 1981.

²⁵⁹ Hamit Bozarslan, *Sociologie politique du Moyen-Orient*, Éd La Découverte, coll. Repères, 2011, p. 84.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 85.

Mapuche ou les Amérindien qui établissent leur identité à travers la Loi Terre, permettra à l'Homme de domestiquer son espace. Il s'agira également, de déterminer un équilibre terrestre transcendant l'Homme. Cet équilibre se traduit dans bien des sociétés, des religions et des groupes sociaux par une vision duale, développant des couples tel que Bien et Mal, Paradis et Enfer, Lumière et Ténèbres, Vie et Mort, Esprits positifs et Esprits négatifs. Cette cosmologie est avant tout un acte d'organisation s'appuyant sur une cosmogonie partagée afin de trancher avec le chaos du monde. Ces aspects, s'ils s'opposent, se complètent et ne peuvent être dissociés, et selon les sociétés, l'Homme détient le pouvoir d'agir, ou non, sur cet équilibre.

La réflexion sur l'éthique en tant que science de la morale, directement liée à des choix comportementaux humains, ne peut se construire sans s'allier à la réflexion de la philosophie axiologique. L'architecture des valeurs est primordiale, c'est pourquoi les sociétés vont développer des concepts clés porteurs de valeurs. En effet, une société se doit de définir les limites du bien et du mal, du légal et de l'illégal. Pour cela il est essentiel de concevoir une architecture de valeurs définissant un cadre à la société. Apparaissent donc des concepts tels que « l'homme d'honneur » de la Mafia, encadré par un lourd protocole à respecter, ou encore la notion de « Junzi » (homme de bien, sachant se gouverner pour gouverner) suivant et aspirant au « Ren » (souverain bien) du Confucianisme. Au travers de différents concepts, que l'on pourrait énumérer à l'infini, vont s'organiser et se hiérarchiser des valeurs que chaque société définit comme essentielle à sa survie, car elles en constitueront les soubassements éthiques.

Une fois défini son rapport au sacré et ses valeurs, une société, pour se légitimer, doit s'ancrer dans une histoire, c'est-à-dire sur le temps long. Ainsi, le Confucianisme par exemple, développe un culte des anciens, valorisant leur expérience et leur sagesse comme base de l'appréhension du futur. En effet, le respect dû au vieux sage expérimenté, doté d'une indéniable légitimité, peut constituer la condition de reproduction de l'ordre social, représentant les capitaux acquis par l'éducation. Cependant, les racines historiques d'une communauté peuvent également être de nature légendaire, comme pour la société des Franc-maçon ou la tribu Guayaki qui développe des mythes fondateurs. Dans les deux cas, ce bagage historique sera à la base de la tradition et se transmettra aux générations suivantes par des cérémonies d'hommage et autres rites.

Le ritualisme permet en effet au sujet d'assimiler les valeurs de la société et d'intégrer le comportement que lui impose son rôle dans la société. Dans le Confucianisme, le ritualisme va même jusqu'à remplacer le juridisme, par la stigmatisation des déviants ne respectant pas le rite. Le rituel constitue donc un mécanisme de régulation et d'uniformisation du groupe, par le mimétisme qui s'instaure au travers de l'acte rituel. Notons également le potentiel unificateur des rites, qui définissent la société comme un ensemble soudé, soutenu par des valeurs et un passé commun. Ainsi, se construit une identité unificatrice lors des cérémonies, entretenant la mémoire et la survivance des traditions au travers d'un imaginaire partagé par le groupe seul.

Tout groupe humain s'organise en interne en définissant des catégories sociales auxquelles se rapporteront un ensemble de devoirs. Ces rôles sociaux primordiaux à la survivance du groupe seront hiérarchisés la plupart du temps, noyant souvent l'individu dans son rôle. L'individualité est donc mise de côté au profit du groupe, en échange de l'acceptation de l'individu en son sein et de la protection qu'il lui accordera. Si le contrat social change de nature et d'intensité selon le groupe, il reste néanmoins présent dans toute société.

Sources principales :

- Hamit Bozarslal, *Sociologie politique du Moyen-Orient*, Éd La Découverte, coll. Repères, 2011.
- Maxime Rodinson, *Peuple juif ou problème juif ?*, Paris, Maspero, 1981.
- Eric Verdeil, in Eric Verdeil, Ghaleb Faour et Sébastien Velut, *L'Atlas du Liban, territoires et société*, 2007.